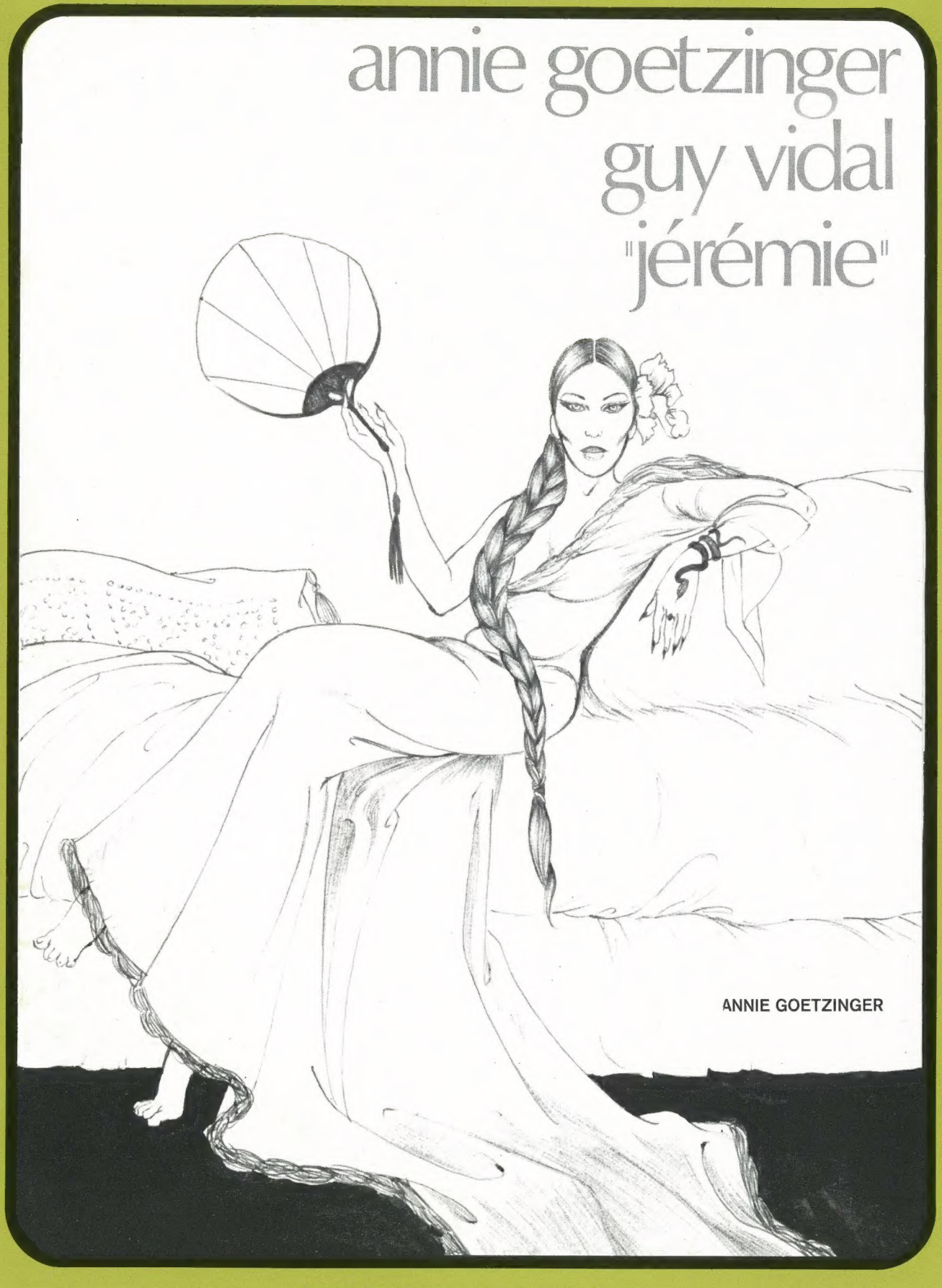
SCHTROUMPF
fanzine

annie goetzinger
guy vidal
"jérémie"



ANNIE GOETZINGER

MENSUEL : N° 19 MAI 78/10 F

éditions jacques glénat

éditions jacques glénat

NOUVEAUTES

30 MARS 1978

COLLECTION BDECOUVERTES

LE CHEVALIER A L'EGLANTINE : *par LE RALLIC et MARIJAC. Encore un classique de COQ HARDI. Broché, 20 F.*

- SUBMERMAN : "LES PEUPLES DE LA MER", *deuxième tome de cette histoire de LOB et PICHARD. Broché, 20 F.*

REVUES

- SCHTROUMPFANZINE N° 17 : *troisième numéro de la nouvelle formule avec articles, interviews (F'Murr, Norma), etc. Le seul magazine mensuel d'actualité de la bande dessinée. Couverture de F'MURR. Exonéré, 10 F.*

- CARTON N° 6 : *consacré à CLAUDE SERRE. Un numéro attendu grâce au succès de ses deux recueils de dessins, "HUMOUR NOIR ET HOMMES EN BLANC" et "LE SPORT". Exonéré, 18 F.*

COLLECTION MARGINALIA

- LES FORCEURS DE BLOCUS : *un texte oublié de JULES VERNE. 18 F.*

- NUITS DE TERREUR : *par PAUL FEVAL. 25 F.*

REEDITIONS

- MARIE-GABRIELLE DE SAINT EUTROPE : *le chef d'oeuvre de PICHARD. 144 pages couleurs. 120 F.*

- HUMOUR NOIR ET HOMMES EN BLANC *par CLAUDE SERRE. Le best seller de l'humour. 25 F.*

COLLECTION VIVRE LE CINEMA

- 100 MONSTRES DU CINEMA FANTASTIQUE *par JEAN-PIERRE ANDREVON et ALAIN SCHLOCKOFF. La plus épouvantable galerie de monstres jamais présentée. 260 pages avec filmographie détaillée. Préface de Henri GOUGAUD. 49 F.*

Vous pouvez commander tous ces ouvrages par correspondance, franco de port et d'emballage, en vous adressant aux Editions Jacques Glénat, 6 rue Lieutenant Chanaron, 38000 - GRENOBLE. Le catalogue général de nos publications vous sera envoyé sur simple demande.

ENTRETIEN AVEC ANNIE GOETZINGER

C'est en 1972 qu'Annie Goetzinger présente ses premières bandes dessinées. Après quelques récits complets publiés principalement par PILOTE, elle réalise sa première grande série avec « Casque d'or » publiée par Circus puis sous forme d'albums aux Editions Jacques Glénat. 1978 est un tournant pour elle puisqu'après la publication d'une vie de George Sand elle débute une nouvelle série dans Circus et prépare pour PILOTE un nouveau récit sur scénarios de Pierre Christin. Il nous a paru intéressant de discuter un peu avec cette femme-dessinateur qui malgré le vacarme de Claire Bretécher se taille une belle place dans le petit monde de la bande dessinée.

Comment es-tu venue à la bande dessinée à une époque où le métier était surtout entre les mains des dessinateurs ? Je trouve que vouloir faire carrière dans la BD à cette époque en étant une femme dénote un certain cran.

– Je ne peux pas dire que c'est une vocation qui m'a torturé pendant des années. J'étais aux Arts Appliqués et je suivais un cours de bande dessinée avec Pichard. En sortant des Arts Appliqués nous pouvions faire pas mal de choses : de la figurine de mode, de la publicité... Moi je voulais faire du costume de théâtre. Comme ça ne s'est pas réalisé je voulais trouver quelque chose qui s'en rapproche le plus possible et surtout ne pas à avoir a rendre des comptes à un patron, à aller bosser tous les jours au même endroit. Aux Arts Appliqués j'avais passé une épreuve de bande dessinée pour obtenir mon diplôme et Jacques Lob et Fred étaient dans le jury. Lob avait beaucoup aimé ce que j'avais fait et il m'a proposé de me présenter à **Pilote.** Je suis allée à **Pilote** et ça s'est fait tout à fait simplement. Goscinny m'a reçu, a regardé mon dossier et m'a dit qu'il ne me restait plus qu'à me trouver un scénariste. Je dois dire que je n'avais aucune idée de la bande dessinée, si c'était fait par des hommes ou par des femmes. Je ne me suis pas sentie plus intimidée pour faire de la bande dessinée que pour faire de la publicité. C'est un domaine où il y a aussi énormément d'hommes.

Tu me dis que tu as été une élève de Pichard. Comment se passent les cours avec Pichard ?

– Ce sont plutôt des ateliers qui comptent dix ou quinze personnes. A mon époque il n'y avait que des filles. Aujourd'hui il y a des garçons mais pratiquement plus de filles. Ce qui est révélateur. L'organisation de l'école était faite de telle façon qu'à la fin de notre scolarité il fallait présenter un dossier avec différentes bandes dessinées. Nous passions donc une année à faire deux ou trois planches de bande dessinée en décortiquant bien chaque planche, chaque image, chaque partie de l'histoire... Pichard nous expliquait pourquoi il fallait mettre un gros plan, pourquoi ceci, pourquoi celà. C'étaient des cours très agréables parce qu'il parlait un peu de bande dessinée et beaucoup d'autres choses. Son cours était très suivi parce qu'il était très intéressant dans beaucoup d'autres domaines que la bande dessinée.

Tu dis avoir débuté à Pilote, mais n'est-ce pas plutôt dans Lisette que tu as publié tes premières planches ?

– C'est à dire que débuter à **Pilote** n'a pas été aussi simple que celà puisqu'il m'a fallu trouver un scénariste. Entre temps j'avais pensé à un petit personnage qui s'appelait Fleur, qui était une petite fille maligne et délurée. J'avais situé ses aventures au début du siècle. Je suis allée proposer cette histoire à Bayard-presse qui à l'épo-

Photos Jean Léturgie

Extrait de « Désirs » - Inédit de Michelle Tinguaud et Annie Goetzinger

que éditait le journal **Lisette.** Ils ont tout de suite accepté mais très vite j'ai dû arrêter parce que le journal s'adressait à des petites filles et souvent la rédaction me freinait dans certains dessins jugés tendencieux pour des fillettes. Tout de suite après j'ai fait une histoire complète dans **Pilote.** La première a été refusée et ensuite j'ai fait « l'homme orchestre » avec Lob et là il y a eu aucun problème. Il m'a ensuite fallu trouver d'autres histoires et d'autres scénaristes parce que je ne fais pas mes histoires. J'ai envie de raconter des histoires mais je n'ai pas la technique du scénariste, j'avais donc besoin d'un scénariste.

Tu as pourtant prouvé avec « Casque d'or » que tu savais parfaitement raconter des histoires ?

– Casque d'or, c'est une vieille histoire que j'avais commencé aux Arts Appliqués. Comme je l'ai dis tout à l'heure nous devions trouver une histoire en deux ou trois planches. J'aimais beaucoup les romans populaires de la fin du XIX[e] siècle et j'aimais particulièrement « Arsène Lupin ». Je voulais adapter une histoire d'Arsène Lupin mais il s'est avéré que c'était trop long. J'ai donc cherché un fait divers du début du siècle et j'ai ainsi décidé de faire « Casque d'or ». Je n'avais pas vu le film à l'époque et j'ai réalisé celà tout à fait à mon idée. J'ai fait deux planches mais le sujet me poursuivait, j'avais très envie d'en faire une histoire plus longue. Je n'ai pas trouvé de scénariste et d'ailleurs je ne pense pas qu'un scénariste homme aurait pu raconter tout ce qu'une femme ressent dans ce genre de situation. Casque d'or a des défauts mais ce que je voulais dire, je l'ai dit.

Après Casque d'or tu as continué avec une autre vie de femme, celle de George Sand ?

– Oui, je me suis laissée séduire par George Sand. J'ai fait cette bande pour une maison d'édition italienne. Le problème est que le résultat n'est pas du tout dans l'esprit de George Sand. Ce que je pensais faire au début c'était un album pour adolescentes. Mais c'est édité par des féministes qui ont leurs propres idées, ça les regarde, mais le résultat est un peu décevant. Il y a un peu de mauvaise foi qui m'agace de temps en temps.

Il y a donc eu Casque d'or puis George Sand. Est-ce le fait d'être une femme qui te pousse a raconter et dessiner des histoires de femmes ? Ou bien est-ce le hasard ?

– Non, ce n'est pas du tout le hasard. Je me sens vraiment femme. Je trouve les héroïnes de bandes dessinées réalisées par des hommes très belles, pleines de qualités mais pour ma part, je n'ai pas du tout envie de faire une Barbarella ou une Hypocrite. J'ai envie de raconter des vies de femmes avec des femmes qui ont des rides, qui ont des enfants, qui ont des problèmes, qui font le ménage, qui font le trottoir, bref, des vies de femmes.

Il existe depuis quelques temps une revue de bandes dessinées réalisées par des femmes AH NANA !. Pourquoi n'y as-tu jamais travaillé ?

- Je n'y ai jamais travaillé tout d'abord parce que c'est très mal payé. Et aussi parce que je n'en avais pas besoin, je ne pense pas que cette collaboration pouvait m'apporter quelque chose. Je comprends que **Ah Nana** a une utilité pour les filles qui commencent à dessiner et qui ont peut-être quelques réticences à se présenter dans des journaux comme **Pilote** ou **l'Echo,** mais moi, je ne ressens pas du tout l'utilité de travailler pour **Ah Nana,** je n'ai rien à y dire de particulier. Ce que je raconterais dans **Ah Nana,** je peux le raconter dans n'importe quel autre journal. Je ne vois pas du tout pourquoi j'irai travailler là et encore une fois c'est mal payé.

Toi, tu dessines des histoires de femmes alors que dans **Ah Nana** *la plupart des histoires sont malsaines et souvent plus agressives pour les femmes que dans bien des histoires racontées par des hommes. Comment ressens-tu celà ?*

– Raconter des histoires de femmes c'est mon univers. Je respecte le travail des autres, elles font ce qu'elles veulent. Si ces filles ont envie de raconter leurs fantasmes, on a aucun droit de les en empêcher à partir du moment où elles ont une audience et où ça plait à un public. Je me sens incapable de trouver quelque chose à redire, ce n'est pas mon problème.

Quels sont tes rapports avec les différents rédacteurs en chef qui dirigent les revues où tu travailles, car enfin ce sont souvent des hommes qui les dirigent ?

– Oh tu sais les contacts que tu as dans la vie de tous les jours avec les hommes, ça se passe bien ou ça se passe mal. Tu trouves des imbéciles et des gens intelligents, c'est partout pareil. Tu trouves des gens qui te font des ronds de jambes et d'autres qui t'envoient ballader, c'est exactement la même chose.
Avec Goscinny par exemple ça s'est très bien passé. J'étais morte de peur alors pour lui aussi ça a du très bien se passer. J'étais très intimidée parce que Goscinny, **Pilote,** ça représentait quand même quelque chose d'assez énorme. Il a été vraiment très gentil. Il a pris son temps pour regarder mon travail. La première histoire que j'avais faite ne lui ayant pas plu il a pris la peine de m'envoyer une lettre signée de sa main ce qui est parait-il inhabituel. Je n'ai vraiment aucun mauvais souvenir de Goscinny.

Pourquoi avoir lâché **Pilote** *pour réaliser Casque d'or chez Hachette ?*

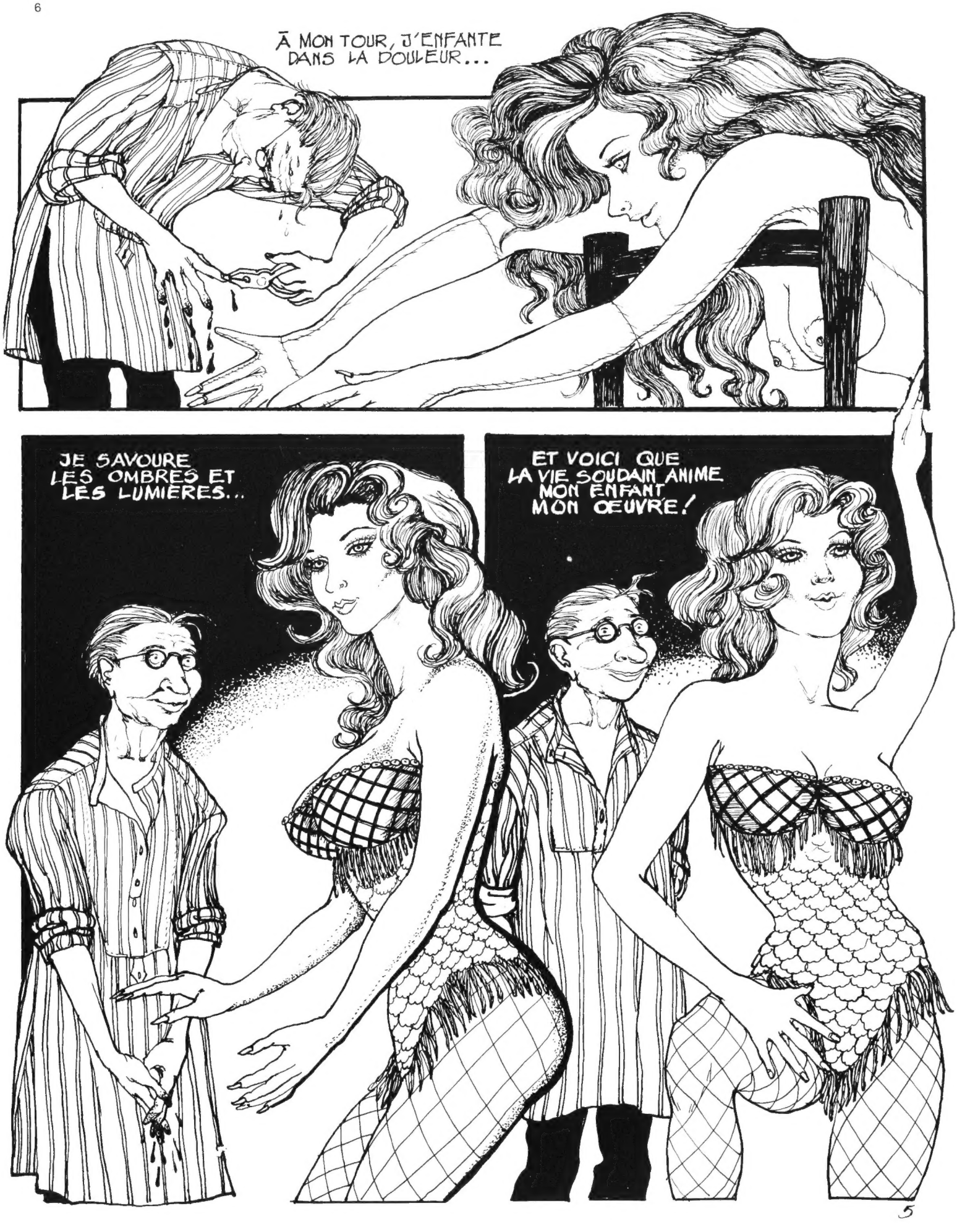
– Je ne sais pas lequel des deux à lâché l'autre ! Il s'est trouvé un moment où l'on n'arrivait plus tellement a s'exprimer à **Pilote.** Les scénaristes qui m'écrivaient des histoires, voyaient leurs scénarios refusés. J'ai donc commencé à travailler ailleurs parce que je ne vis pas de l'air du temps. D'autre part à ce moment-là Hachette m'a proposé de faire « Casque d'or », ce qui était quand même important. A cette époque-là à **Pilote,** ils ne voulaient pas faire trop de titres sur des jeunes auteurs. C'était pour moi l'occassion de faire un premier album, ce qui était important.

Alors que tu vas bientôt revenir à Pilote, ne considères-tu pas que c'est une victoire sur toi-même que d'avoir fait Casque d'or sans ce journal qui t'avait vu débuter ?

– Oui, dans la mesure où ça a été difficile à réaliser chez Hachette. Les relations étaient assez tendues avec différents collaborateurs d'Hachete et j'ai eu de nombreuses périodes de découragement. C'est pour celà qu'il y a des à coups dans Casque d'or. Je traversais des périodes de dépressions où je ne travaillais pas pendant un mois, ensuite je m'y remettais. Cest pour celà que lorsque l'album est sorti – aux Editions Jacques Glénat d'ailleurs – j'ai eu vraiment un très grand sentiment de plaisir et de satisfaction. Encore une fois avec toutes les imperfections que l'histoire présente.

La mise en page de Casque d'Or est influencée par le travail de Pichard. Es-tu en accord avec ce qu'il fait ?

– Ah oui, tout à fait. J'ai toujours beaucoup aimé ce qu'il fait, c'est un très bon dessinateur. Il y a effectivement un phénomène de mimétisme entre lui et moi, c'est normal, mais c'est une époque que j'aime énormément. Quand tu aimes le début du siècle tu aimes Mucha, Tardi doit aussi beaucoup aimer Mucha. Mais je me


À MON TOUR, J'ENFANTE DANS LA DOULEUR...
JE SAVOURE LES OMBRES ET LES LUMIÈRES...
ET VOICI QUE LA VIE SOUDAIN ANIME MON ENFANT MON ŒUVRE!
5

Extrait de « Désirs » - Inédit de Michelle Tinguaud et Annie Goetzinger

sens beaucoup plus proche de Pichard que du dessin de Tardi, qui a un dessin très réaliste, très dur.

Avant ta rencontre avec Pichard aux Arts Appliqués lisais-tu déjà des bandes dessinées ?

– Non, je n'avais pas de passion particulière pour la bande dessinée. Quand j'avais huit-dix ans, j'achetais les journaux qu'il y avait pour les petites filles à cette époque-là c'est tout. Je me souviens de **Nano et Nanette, Frimousse, Mireille...** Je ne peux pas dire que ce soit pour moi une vocation la bande dessinée. C'est un très heureux hasard, mais ce n'est pas une vocation.

Donc tu as fait Casque d'or par plaisir, George Sand par obligation et ensuite que prépares-tu ?

Pour George Sand disons que je l'ai terminé par fidélité à mes engagements. Ensuite, je commence une histoire avec Victor Mora pour **Circus.** J'en prépare une autre avec Christin pour **Pilote.**

Pour Circus l'héroïne s'appelle Félina, encore une femme ? Peux-tu nous parler un peu d'elle ?

– Encore une héroïne, oui. De toutes façons, je ne pense pas que je puisse me donner complètement à un héros masculin. Félina est née il y a assez longtemps d'un projet qu'avaient eu les Editions Vaillant qui s'est concrétisé avec **Scop** et qui a fait un bide. Nous avions fait une première mouture de Félina avec cinq planches d'essai et à la suite de différentes divergences avec le journal nous nous sommes retrouvés avec l'histoire sur les bras. Comme depuis un certain temps Jacques Glénat m'avait demandé une histoire pour **Circus,** et comme j'avais envie de travailler pour **Circus,** j'ai proposé de reprendre Félina. Félina est une femme qui a une double vie. C'est une sorte de Musidora, qui par la suite deviendra une femme très riche, une sorte de grande bourgeoise aventurière du début du siècle. La nuit sur les toits de Paris ou d'autres villes européennes, elle sera une redresseuse de torts. Elle aura pour ennemis une secte abominable qui aura tué son mari, ce sera assez sanglant.

Le feuilleton ?

Oui, c'est celà le feuilleton.

Pour Pilote tu travailles avec un autre scénariste, Christin, quel sera le thème de cette bande ?

Ce sera une héroïne aussi, mais contemporaine celle-là. Cette histoire traversera vingt ans de sa vie, des années cinquante aux années soixante-dix. Le premier épisode débute au pensionnat des demoiselles de la légion d'honneur à Saint-Denis, ce qui n'est pas un départ brillant pour elle. C'était une institution extrêmement répressive créée par Napoléon et ça lui laissera des traces pendant un certain nombre d'années.

Voici donc deux personnages très différents de femmes qui, je pense, deviendront les héroïnes de plusieurs albums.

– Félina certainement, la Demoiselle à la légion d'honneur je ne pense pas, on se contente de traverser vint ans de sa vie en une soixantaine de planches. C'est une sorte de biographie imaginaire et on ne pense pas prolonger l'histoire avec un autre album. Ce que l'on souhaite, Pierre et moi, c'est de faire une série de portraits de bonnes femmes ou de mecs mais toujours entourés de présences féminines.

Comment travailles-tu avec tes scénaristes ?

– Ça se passe bien en général. La façon où ça se passe le mieux c'est lorsqu'ils me racontent leur histoire et me demandent mon avis. Je n'aime pas les gens qui m'apportent un travail fini, à prendre ou à laisser. C'est une marchandise qui passe de main en main, je n'aime pas celà. J'aime bien que les choses soient faites en équipe, en coopération. C'est plus agréable parce que d'autre part on travaille de manière solitaire et souvent on ne sait plus trop ce que l'on fait, on doute de soi. C'est bien d'avoir le regard de quelqu'un d'autre sur son travail, surtout lorsqu'il s'agit de quelqu'un d'averti. Dans le cas de Casque d'or par exemple, les critiques que j'ai reçues n'étaient pas des critiques averties et c'était ça le plus décourageant.

Tu fais ta couleur toi-même ?

– Oui, toujours sauf dans le cas de George Sand où je ne suis pas responsable des couleurs.

Quelle est ta méthode de travail ?

– La maturation ! Moins maintenant parce que j'ai plus de travail, mais j'ai besoin de me reposer entre deux histoires. Je ne peux pas travailler à jet continu. Je fais toujours des crayonnés assez poussés. Je crayonne d'abord toutes les planches, je regarde ce qui va, ce qui ne va pas, je demande des avis, et, ensuite j'encre mes planches toutes en même temps. Je ne travaille pas très grand parce que j'ai des petits bras. D'autre part, je fait souvent des cadres 1900 assez compliqués et alors c'est difficile de découper des planches en plusieurs morceaux lorsqu'il y a des cadres qui dépassent. Je travaille toujours légèrement plus grand que le format de publication.

Y a-t-il actuellement des dessinateurs que tu aimes particulièrement ?

– J'aime beaucoup ce que fait Lauzier. Je trouve que ses personnages sont très bien observés. Je suis aussi tous les autres, ce sont presque tous des gens que je connais, des amis. Mais je ne peux pas dire que j'aie une admiration particulière, je ne suis pas une fanatique de bandes dessinées. J'aime beaucoup ce que fait Pratt aussi, mais je ne défaille pas lorsque je vois une bande dessinée. Je sais simplement que celà représente beaucoup de travail, et finalement j'imagine beaucoup plus tout le temps que les dessinateurs ont passé à faire une bande dessinée plutôt que la prouesse qu'ils ont réalisé. Ce sont surtout les lecteurs qui doivent avoir ce genre de réaction. Je te dis celà parce que finalement pour moi,faire de la BD ce n'est pas un exploit, c'est un travail au jour le jour, un travail d'artisanat.

Ne trouves-tu pas que l'on va un peu trop vers la bande dessinée adulte en oubliant de plus en plus les enfants ?

– Je crois que les choses se feront d'elles-mêmes. Quand il y aura une saturation de bande dessinée adulte il y aura automatiquement un retour aux bandes dessinées pour enfants. Regarde **Pilote** qui, a une époque, avait supprimé les récits à suivre, se retrouve maintenant avec des histoires en grands récits. Et voilà maintenant que Casterman lance **A suivre** qui marque le retour des histoires à suite. Je crois que ce sont des cycles. Je ne pense pas qu'il y ait de situation définitive.

Peux-tu faire un portrait du lecteur de bandes dessinées ?

– Je crois que l'on se fait des illusions fausses sur l'œil du lecteur. Il y a bien sûr une proportion de gens qui savent fort bien qui fait telle ou telle bande dessinée, et il y a une grande proportion de gens qui ne savent rien de rien. Ces gens-là se fichent pas mal qu'un western soit fait par Giraud, Blanc-Dumont ou quelqu'un d'autre. Il y a des fanatiques, des amateurs et tous les autres qui consomment la bande dessinée comme autre chose.
En ce qui me concerne d'après les signatures que je fais, mon public est

chapitre Deuxième:
Amok
La folie meurtrière
AU DOMAINE DES CATTLEYAS, TOUT LE MONDE RETENAIT SON SOUFFLE! ON N'ENTENDAIT QUE CETTE DIABLESSE DE FÉLINA...
ET HOP!
BRAVO! BRAVO!
CLAP CLAP CLAP
WILBUR KOLDERUP, LE MAÎTRE DE CÉANS SEMBLAIT FASCINÉ, LE COLONEL PEMBROKE, LUI, EN MORDAIT SON FIN MOUCHOIR DE BATISTE. SEUL, LE TIBÉTAIN LOBJAK RESTAIT DE MARBRE!
ON VA VRAIMENT SE SUCRER AVEC CETTE PETITE, PAOLO!
LE PROPRIÉTAIRE DU CIRQUE NE RÉPONDIT GUÈRE! LE MALHEUREUX NE PENSAIT QU'À CE QUE LA MYSTÉRIEUSE SECTE KRISS LUI AVAIT ORDONNÉ: ABATTRE KOLDERUP!
VOUS ÊTES WONDERFUL, MISS FÉLINA! JE VOUS ATTENDS DANS LA GRANDE SALLE POUR OUVRIR LE BAL!
SIGH!

Une image
de « George Sand »

Photos Jean Léturgie

assez varié. Il y a les adolescents bien sûr, mais aussi des gens de quarante à soixante ans qui viennent me demander des dédicaces. Je ne sais pas si c'est ça mon public.

Est-ce que tu aimerais faire autre chose que de la bande dessinée ?

– Non, j'aime beaucoup ce que je fais. Dans la mesure où l'histoire est acceptée je suis libre de faire ce que je veux. J'ai beaucoup de plaisir à dessiner mais je ne fais pas une carrière, je fais ce que j'aime. A une certaine époque j'ai eu une aventure déplorable dans le domaine de la décoration théâtrale. On peut même dire que ce fut une escroquerie. On m'avait demandé de faire des décors et des costumes de théâtre et comme j'avais toujours rêvé à celà c'était merveilleux pour moi. Je me suis alors aperçu que je n'aimais pas le contact avec les gens. Je veux dire que j'aime bien être responsable de ce que je fais dans mon coin et que l'on ne vienne pas me dire ce que je dois faire. Et puis avec une planche de bande dessinée tu peux imaginer les décors les plus fous sans aucun problème de budget.

Est-ce que tu ne penses pas que les quarante-quatre planches d'un album c'est aussi une limitation ?

– Peut-être dans la mesure où tu es obligé de caser ton histoire dans quarante-quatre planches, mais il y a des histoires qui ne nécessitent pas plus de pages que celà. Casque d'or, par exemple, n'était pas une épopée et un album était tout à fait suffisant pour ce que j'avais à raconter. L'histoire que je prépare avec Christin aura soixante planches ce qui donne un peu plus d'espace. Mais, d'autre part, c'est assez angoissant de penser que tu as soixante planches à dessiner en un certain temps, ça fait parfois passer de mauvais moments.

Comment expliques-tu qu'il y ait de plus en plus de dessinateurs qui situent leurs histoires au début du siècle ?

– Cela suit le mouvement actuel qui est en pleine mode rétro. Le rétro se déplace un peu plus chaque année. Mais ce terme de rétro m'énerve. J'aime cette époque-là parce que mes grands-parents m'en ont tellement parlé que c'est comme si j'y avais vécu. Ils m'ont raconté des histoires sur cette période et pas sur des gens de la bourgeoisie qui avaient du fric. J'avais un grand'oncle qui était ébéniste et qui me racontait ses histoires d'ébéniste, comment il vivait au début du siècle. Ma grand-mère me racontait qu'elle déménageait à chaque fin de terme parce qu'il n'y avait plus de quoi payer le loyer. Ce ne sont pas des anecdotes extraordinaires, mais qui m'ont frappée. D'autre part, je vis dans le vingtième et le onzième arrondissements, des quartiers qui sont assez vieux, où il y a encore beaucoup de témoignages de cette époque-là. Je me sens à l'aise dans ce monde-là.

Avec Christin tu réalises ta première histoire ayant un cadre moderne. N'est-ce pas un peu gênant de devoir dessiner des voitures modernes ?

– Pour l'instant il n'y a pas trop de voitures, ça va. Pour moi, ce qui est important, c'est de ne pas dessiner du formica ou des choses vraiment modernes. L'univers de Chantal Montelier par exemple est un univers dans lequel je ne peux pas rentrer. J'aime bien ce qu'elle raconte, mais d'autre part, je n'aime pas les décors où évoluent ses héros. Ce qui me désespère c'est que le monde dans lequel on vit est quelque chose de très froid. Si je place des personnages dans un monde contemporain, il y aura toujours un mur lézardé, toujours quelque chose qui fait qu'on y croit et qui représente une réalité quotidienne. Je ne me sens pas à l'aise dans mon époque, ce qui fait que, lorsque je dessine une série contemporaine j'essaie de trouver au moins un petit détail attachant à notre portée. Pas de trucs froids comme la Défense par exemple.

Pour qui travailles-tu ?

– Pour moi. Parce que c'est un besoin de raconter des choses. Je n'ai pas beaucoup de contacts avec les gens, ce qui fait que la bande dessinée est pour moi un langage, un moyen de parler, de communiquer.

Propos recueillis
par Henri Filippini
en avril 1978

ENTRETIEN AVEC GUY VIDAL

GUY Vidal n'est guère connu du grand public, et pourtant, c'est à lui que PILOTE doit sa survie et le lecteur sa ration de bonnes bandes dessinées tous les mois. Journaliste, scénariste, rédacteur en chef de PILOTE, Guy Vidal est tout cela avec un bonheur égal. Avec Claude Moliterni il vient de lancer une nouvelle collection d'albums – la collection Pilote – qui connaît déjà un grand succès auprès du public. Guy Vidal, un homme d'action doté d'une grande force d'inertie que Schtroumpfanzine a rencontré au mois d'avril.

Guy Vidal, comment êtes-vous devenu rédacteur en chef de Pilote ?

- Je suis venu à **Pilote** dans les années 63/64. Je travaillais à l'époque pour **Radio-Luxembourg** et un ami, Raymond Joly, qui avait participé au lancement du journal en 1959, m'a dit : « A **Pilote,** ils cherchent quelqu'un susceptible de faire des textes ». Je me suis donc présenté et j'ai fait la connaissance de Goscinny, Charlier, Uderzo et de toute l'équipe d'alors. J'assurais les fonctions d'homme à tout faire : reporter, re-writer, j'allais chercher des photos dans les agences, je rédigeais des titres, des légendes au carré, des petits textes où je racontais des actes héroïques de pompiers, de gens des chemins de fer... Je me suis intégré petit à petit à l'équipe du journal et j'ai collaboré à **Pilote** de 63/64 jusqu'en 72/73. En 73, c'était un peu la débâcle.

Depuis 1968 ?

- Non. La dislocation du « gros tas de chouettes copains » ne s'est d'ailleurs pas faite d'un seul coup. Les choses se sont cassées morceau après morceau jusqu'en 72/73.

Ce qui m'amuse, c'est qu'à présent, on parle souvent de « la grande époque » de **Pilote,** mais moi qui l'ai vécue, à part le fait qu'il y avait des choses excellentes dans le journal, je n'ai pas réalisé que je vivais un moment « historique ». Je ne m'en suis même pas aperçu au point de vue salaire...

En 73, ça allait très mal. René Goscinny en avait assez. L'équipe s'effritait. Gérard Pradal, le rédacteur en chef de l'époque, n'y croyait plus. L'éditeur et René Goscinny m'ont proposé le poste de rédacteur en chef et j'ai dit oui sans réfléchir, sans réaliser ce que ce poste représentait. Pour moi, c'était un coup de chance pas possible. Prendre la tête d'un journal – moi amoureux fou des journaux – je trouvais cela fabuleux. J'étais quelque peu inconscient aussi et j'ai « plongé » dans l'hebdomadaire... Pendant un an, je n'ai pas fait surface. Le temps passait sans que je m'en aperçoive : j'étais sous les pages, englouti par les numéros, les mauvais chiffres de vente... C'était l'époque où tout le monde crachait sur **Pilote,** disant que ce n'était plus ça, que ça n'allait plus, que c'était fini. Ce genre de réflexions m'a beaucoup touché, j'ai eu un sentiment d'injustice profond. Je suis quelqu'un – ce n'est pas original – qui a besoin qu'on l'aime. Le journal est devenu mensuel en juin 74. Il a continué à cafouiller quelque temps et puis, il a trouvé petit à petit son nouveau rythme.

Cela a été possible grâce à la confiance de Goscinny et de l'éditeur. Grâce aux auteurs. Et grâce aussi à la petite équipe de permanents qui font **Pilote** depuis des années. Comme pour la présentation des orchestres, il y a ... Michelle Henry au secrétariat/secrétariat de rédaction, Jack Noual à la maquette et le bougon Jitton à la fabrication...

Vous, rédacteur en chef par rapport à Goscinny, rédacteur en chef ?

- René Goscinny était un type de « génie », moi, j'ai dû hélas, me rendre à l'évidence : je n'en suis pas un ! Par contre, je suis très obstiné. Je me souviens que mes professeurs de maths – je détestais ça et j'étais nul – saluaient toujours ma formidable puissance d'inertie. Quand j'ai pris une décision, je m'y tiens. Je n'ai jamais rêvé de recommencer ce que Goscinny avait réalisé. Je l'ai vu fabriquer le journal jour après jour. Il le faisait avec brio, étincelles. Ce n'est pas ainsi que je fonctionne. Malheureusement.

Photos Jean Léturgie

Je fais donc un journal différent du **Pilote** des années 70.
Toute cette période a été difficile, mais elle m'a permis d'apprendre plein de trucs. Sur les autres, sur moi aussi...

Vous avez souffert du départ de nombreux dessinateurs ?

- Oui, beaucoup. Il y a eu une période où je prenais les choses au tragique. J'ai une personnalité assez mélodramatique, j'ai parfois tendance à pleurnicher sur moi-même. A un certain moment, je dramatisais : je réagissais aux critiques, aux lâchages et je « saignais » dans mon coin. A présent, je « saigne » moins, d'abord parce que les choses vont mieux pour le journal et ensuite, parce que je me suis aperçu que les gens qui s'en vont reviennent, que les gens qui gueulent peuvent très bien, trois mois après, ne plus gueuler, que ce qui est bien aujourd'hui ne l'est pas forcément demain, bref qu'il ne faut jamais dire, écrire « dé-fi-ni-ti-ve-ment », que rien n'est jamais définitif. Je pense que c'est là une pensée dé-fi-ni-ti-ve...

Pourquoi avoir adopté la formule mensuelle pour Pilote ?

- Parce qu'on n'arrivait plus à faire un hebdo convenable. Avec le mensuel, il nous a été possible de nous ressaisir et de donner – tout du moins d'espérer donner – de la qualité au lecteur.
La situation s'étant rétablie, il est bien sûr dommage à présent que **Pilote** n'ait pas davantage de pages, car je vois passer de belles choses que je n'ai pas la possibilité d'utiliser faute de place.

Peut-on espérer un retour à la formule hebdomadaire ?

- Je ne crois pas. Il en avait été question à un moment donné. J'avais interrogé les gens qui travaillent au journal. Leur conception et celle de la direction générale ne coïncidaient pas. La direction avait la nostalgie du « Pilote actualité » et ce n'est plus dans l'esprit actuel. C'est une formule qui a été valable à une époque donnée, mais qui n'est pas à relancer à présent où même la télévision a repris cette façon de traiter l'actualité. Il faudrait inventer autre chose...
Un retour à l'hebdomadaire me semble pour l'instant exclu, mais ce que j'espère par contre, c'est augmenter le nombre de pages du mensuel de façon à passer davantage d'histoires et de nouveautés.

Il y a pourtant la place pour un hebdomadaire sur le marché. On fait

Photos Jean Léturgie

même allusion à un nouvel hebdo qui serait lancé à la rentrée ?

- Il semble que ce doive être un hebdomadaire qui s'adressera à un public différent du nôtre. Tout le monde est d'accord pour dire qu'il manque en France un magazine vivant, fait avec des choses d'aujourd'hui, s'adressant aux jeunes d'aujourd'hui. Le projet allemand, si c'est bien de celui-là dont vous parlez, semble viser cette place.

Et les mensuels « pour adultes » ?

- Il y en a beaucoup. Beaucoup trop ? Peut-être. En 1970, **Pilote** était pratiquement seul. A présent, tous les mois, nous sommes cinq ou six à prendre le départ...

On dit que dans le projet allemand, il y aura tout le gratin des conteurs d'histoires...

- Tant mieux pour les lecteurs ! Je ne suis pas trop inquiet à ce sujet, car j'ai la faiblesse de croire qu'à **Pilote,** nous avons également ce qu'il faut. Je pense à « Valérian », à « Philémon », à Lauzier, à Cartland et les autres, celles de Franc, de Caza, de F'Murr, de Christin...
Tous ces gens là sont des raconteurs d'histoires qui, même lorsqu'ils sont en pleine fiction, parlent d'aujourd'hui. Parler, dire quelque chose – au-delà ou en plus de la beauté d'un graphisme – nous nous sommes obstinés à affirmer que c'était indispensable. Nous n'avons jamais prétendu que c'était au lecteur d'apporter son scénario.

Vous choisissez les histoires en fonction de vos goûts personnels ?

- Non, pas toujours, car je ne pense pas qu'on puisse faire un journal exclusivement selon ses propres goûts. Il y a certaines choses que je passe dans **Pilote** auxquelles je n'adhère pas complètement, mais qui, me semble-t-il, correspondent à un courant, à quelque chose qui est dans l'air. Je n'apprécie pas particulièrement la Pop Music, mais de là à nier son existence, ça me paraît farfelu ! En bandes dessinées, Bazooka me laisse un peu sur le trottoir, mais je me dis qu'après tout, il y a peut-être quelque chose qui bouge là. Ça mérite qu'on regarde leurs productions sans les dénigrer systématiquement.

Vous avez travaillé quelque temps pour des journaux humoristiques. Est-ce que cela n'influence pas votre choix à l'heure actuelle ?

- J'ai fait un tas de choses avant de devenir rédacteur en chef de **Pilote.** J'ai collaboré à des revues humoristiques, j'ai fait des scénarios de romans-films, des reportages, des pubs, j'ai fait des tas d'interviews chansons pour des journaux de province ; avec un copain, nous avons écrit deux volumes sur « La merveilleuse histoire de Paris ». Rien ne me fait particulièrement honte...
J'ai un énorme avantage. C'est que je suis disponible. Dans le petit texte d'accompagnement qu'une amie à moi a écrit pour l'album « Les innocents d'El Oro » (que j'ai fait avec Clavé) on lit cette phrase : « Vidal... n'arrive pas à prendre parti et c'est un défaut dont l'envers est une qualité : il n'a pas de parti pris. Peut-être pour ça qu'il est devenu rédacteur en chef d'un journal comme **Pilote... ».**
J'ai l'impression qu'il y a tellement de gens qui sont sûrs de ce qu'ils pensent que ça ne me gêne pas de ne pas en faire partie.
Sur le plan professionnel, ça se traduit par le fait que je marche aussi bien pour une histoire réaliste solide que pour cinq pages humour. C'est le plaisir qui compte.

Parlez nous de Vidal scénariste ?

- Je suis passionné par les mots et par leur maniement et lorsque je faisais dans **Pilote** des reportages, les textes accompagnant les Pilotoramas ou la rubrique « on a bien aimé », il y avait toujours cinq, dix, trente secondes où je ressentais du plaisir. Plaisir d'assembler deux phrases, plaisir de croire un instant une image réussie. Comme à **Pilote,** on faisait des b. d. je m'y suis mis.
J'ai toujours ces bouts de bonheur, mais j'en profite un peu moins car je suis davantage absorbé par les questions pratiques.
Ce qui me paraît important, c'est ce goût du plaisir. Un de mes auteurs préférés est Stendhal. Je suis incapable d'en faire une analyse, mais lorsque j'avais seize, dix-sept ans, il m'a procuré quelque chose de très intense. J'ai ressenti ça aussi avec Buzzati, que j'ai découvert par hasard, avec Hemingway, Chester Himes, Jules Renard et Maupassant... Oh, la, la... Maupassant ! Un de mes derniers béguins, ç'a été Claude Klotz quand j'ai découvert ses « Innommables ». Je lui ai d'ailleurs fait un pont d'or (humm...) pour qu'il vienne à **Pilote.**
L'amitié aussi est quelque chose de capital. C'est un lieu commun de rappeler que certains livres sont des amis. L'ennui est qu'en vieillissant, on réagit moins, on vibre moins. En fait, ce que je crois important, c'est d'aimer ce que l'on aime vraiment, sans se soucier de la mode, des critiques et des choses comme ça.
Je suis totalement inculte en bandes dessinées et bien incapable de vous dire : « dans telle histoire célèbre, il y a, à la vignette 4, tel détail qui fait qu'on se relève la nuit ». Cela dit, j'ai beaucoup de respect pour les historiens et les spécialistes de la B.D., mais ce n'est pas mon domaine. Les gens qui font de la bande dessinée inventent chaque fois, découvrent parfois. Ensuite, il y a les gens qui commentent, qui expliquent et c'est très bien ainsi.

Vous avez travaillé avec René Goscinny. Comment s'est passé votre collaboration ?

- Goscinny était quelqu'un que j'aimais énormément et c'était aussi mon patron. Sur le plan professionnel, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi doué que lui. Sur le plan privé, l'avoir entendu me dire qu'il était mon ami est quelque chose dont je suis fier.
Je lui dois beaucoup comme bon nombre de gens de ce métier. Je lui dois également ma position, car si je suis rédacteur en chef de **Pilote,** c'est qu'à un moment donné, il a eu suffisamment confiance en moi pour me proposer ce poste. Et **Pilote** c'était quelque chose de très, très important pour lui.
Le métier a été dur et injuste avec lui. Je l'ai vu souvent malheureux. Il avait une sensibilité exacerbée. Malgré son succès, trois lignes ici, une réflexion entendue là, ça le touchait. C'est d'autant plus dommage que dans le même temps où des gens disaient du « mal » de lui dans les fanzines, dans les journaux, ces mêmes gens, dans le privé, disaient : « oh mais bien sûr... on lui doit tout ». Il a eu l'impression d'être trahi, mal aimé. Je crois que beaucoup de gens dans ce métier ont manqué de fair play à son égard. Certes, il fallait « tuer papa », mais ce n'était peut-être pas la peine de le faire, parfois, aussi cruellement.
Lorsque je suis entré à **Pilote,** il dirigeait tout dans le journal. C'était un perfectionniste. Un passionné méticuleux. Il débordait d'idées, de projets. Il n'avait pas que des qualités... Ça n'existe pas, mais c'était un sacré bonhomme.
Sa mort et plus ça va et plus je m'en aperçois, a changé ma façon de regarder la vie. C'est Claire, qui, quelque part, a dit – je ne sais pas si elle pensait à lui, à Alexis – : « je n'arrive pas à comprendre comment après la mort de quelqu'un, on peut continuer à prendre les choses au sérieux ».
Après qu'il m'ait eu « donné » **Pilote,** j'ai publié des choses qu'il n'aimait pas sans que jamais il s'y oppose. On en

Me voilà sur l'île d'Ohanian, au large de la Turquie, sur la Mer Noire... A l'intérieur des terres, le Mont Ararat n'est pas loin... L'Arche de Noë dit-on, s'échoua là. A Constantinople, règne le sultan Abdul Hamid... J'ai pris pension au "Ratti", le bordel local. Il est tenu par Véra, une ~~jeune~~, car-ge ~~et~~ blonde ~~Française~~ atterrie là je ne sais trop comment. Nous faisons l'amour... Je ne l'aime pas, mais pourtant... je suis un peu amoureux d'elle.... Amoureux de ma soeur ? Tout cela est bien agréable...

Dessin de Clave

parlait ensemble. Il me disait « pourquoi n'y a t-il pas de chute à cette histoire ? ». Jamais il ne m'a dit « untel, non, il ne faut pas le passer ! ». Il respectait les gens.

En tant que rédacteur en chef, vous voyez beaucoup de jeunes dessinateurs ?

- En moyenne, nous devons avoir à **Pilote** une proposition par jour de quelqu'un qui veut se lancer dans la B.D. C'est très difficile de juger, de dire « non ». Quand je le dis, je précise : « ce n'est que mon avis. C'est forcément injuste. Il faut que vous alliez voir d'autres responsables de journaux ». Là aussi, j'essaie – et ce n'est pas réussi à tous les coups ! – d'être le plus disponible possible.
J'ai travaillé longtemps avec une personne qui était très décidée, très catégorique, très « Chiraquien » dans sa façon d'être et elle m'a guéri définitivement de cette attitude. Je ne crois guère aux galons, à la hiérarchie, je ne crois pas beaucoup au jugement. Je crois beaucoup à l'erreur, au compromis, à la discussion... Je me sens plutôt giscardien !...
J'essaie de faire mon métier le plus honnêtement possible, de ne pas m'endormir dans ma position de rédacteur en chef, de voir les gens, de les écouter... Ça me semble normal, parce que j'ai conscience d'être un privilégié dans la mesure où j'ai la chance fabuleuse de faire un métier que j'aime.
Ça tient peut-être aussi au fait que lorsque j'ai commencé, j'ai présenté de la copie dans les journaux. Je me suis vu refuser des papiers, je me suis vu tailladé, trituré. Je sais l'effet que ça fait. J'essaie donc de ne jamais piétiner les autres.
A **Pilote,** avec mon prédécesseur, il y avait des questions d'horaires, d'arrivées en retard, de choses comme ça. Maintenant, j'ai l'impression qu'il y a quatre individus qui se sentent responsables du journal. C'est tout. Ça me semble mieux.

Avez-vous une formation journalistique ?

- J'ai débuté dans un journal de province à dix-sept ans. Je faisais les chiens écrasés, les faits divers. Ensuite, j'ai travaillé pour un mensuel édité par **Radio Luxembourg** et voilà. Je ne sors pas d'une école, je n'ai pas de diplômes. J'ai appris sur le tas et Goscinny et Charlier m'ont beaucoup aidé.

A propos de Charlier, on ne le voit plus dans Pilote ?

- Non, mais ce n'est pas lié à **Pilote.** C'est un peu aussi ce qui se passe avec Claire Bretécher. Il faut faire la différence entre les problèmes du journal et les problèmes d'édition. Il peut y avoir un différend entre un auteur et l'éditeur sans que le journal y soit pour quelque chose, si ce n'est qu'à la fin, si ça se gâte trop, c'est lui qui en pâtit. Pour ce qui est de Charlier, même s'il ne travaille plus pour **Pilote,** nous nous rencontrons. Je suis ses « Dossiers Noirs » à la télévision. C'est un travail remarquable fait par un beau professionnel passionné.

Que pensez-vous du succès que connaît la bande dessinée ?

- Ce qui est curieux, c'est que j'ai l'impression que ce succès est dû à l'action conjuguée de Goscinny et de l'équipe de **Charlie** (qui ne pouvaient pas se voir, car Goscinny – qui avait ouvert **Pilote** à pas mal de gens de **Charlie** a été ensuite lâché par eux). Ce sont ces deux courants qui ont permis toute l'évolution de la bande dessinée. **Charlie** – pour lequel il faut parler plus d'expression que de B.D. – a secoué le cocotier et libéré pas mal de choses ; Goscinny, avec Astérix et **Pilote,** a dédouané la bande dessinée. **L'Echo des Savanes** à ses débuts, avec Bretécher, Mandryka et Gotlib a aussi créé un choc qui a permis de progresser.

Que pensez-vous de la nouvelle revue lancée par Casterman ?

- Je trouve cela intéressant, notamment la tentative de rapprochement bande dessinée et littérature. Pour le reste, je suis plus réticent, car la revue sent la Kulture et la Kulture avec un K majuscule me rase. C'est une tentative pour élargir le créneau des amateurs de B.D., mais il faut attendre un peu pour en parler plus valablement. Le numéro 3 que je viens de voir, me semble déjà mieux que les deux précédents.
Une idée qui me parait excellente, c'est celle qui consiste à dire que certaines B.D. sont en fait des romans. Je la trouve d'autant plus excellente que ce mot « roman » – pour désigner certains récits – figure au sommaire de **Pilote** depuis avril 77...

Mais c'est bien quand même de ne pas s'enfermer dès le départ dans le 44 ou 62 planches traditionnel ?

- Le système du 44 ou 62 planches systématique est ennuyeux. Comme tous les systèmes et c'est bien de la part d'« A suivre » de l'avoir officiellement contesté. Techniquement parlant, malheureusement, on n'échappe pas à certaines contraintes. Un album est composé de cahiers et les machines imposent forcément un certain nombre de pages. Par exemple, le prochain Christin/Bilal que **Pilote** prépubliera à partir d'août fera 78 pages utiles. Il ne pourra pas en faire 80 ou alors, il faudrait qu'on saute à 86 pages.

Pourquoi la moitié du journal présente-t-elle des séries en noir et blanc ?

- C'est une question de budget uniquement. Le noir et blanc est moins cher. J'ai cherché à faire en sorte que financièrement **Pilote** soit en équilibre. A une époque, en réunion, j'avais vraiment l'impression d'être le fils prodigue qui balançait l'argent par les fenêtres. J'ai donc tout fait pour que **Pilote** soit équilibré. Je dois dire que dans la bagarre avec les comptables, Georges Dargaud m'a toujours soutenu pour la survie de **Pilote.**

Pourquoi avoir créé une nouvelle collection d'albums ?

- J'ai eu l'impression qu'un certain nombre de choses auxquelles je croyais auraient peut-être un peu de mal à se frayer un chemin vers les collections habituelles. Avec Claude Moliterni, je me suis servi du label **Pilote** pour créer une nouvelle collection et, du fait que c'est **Pilote,** on peut se permettre de prendre un peu plus de risques, tout en restant au sein des éditions Dargaud. La collection **Pilote** s'inscrit également dans ce souci d'équilibrer le budget du journal dont nous parlions tout à l'heure.

Le prix d'achat est plus élevé que pour les albums dits « classiques ».

- Oui, d'un franc. A cause de tirages moins importants. C'est un choix du service commercial de Dargaud. Ce prix ne me semble cependant pas prohibitif, notamment quand on regarde ceux qui sont pratiqués ailleurs.

Est-il question de faire des séries à héros pour cette collection, ou les albums resteront-ils indépendants les uns des autres ?

- Le fait qu'il s'agisse d'une collection nous permet de jouer avec ces deux possibilités. Mais nous misons davantage sur le nom des auteurs que sur celui d'éventuels héros. Ça nous semble beaucoup plus souple, plus libre. Il va sans dire que par ailleurs, **Pilote** continuera également à alimenter la librairie classique Dargaud.

Pourquoi avoir créé la série des numéros « Spécial Pilote » ?

- On a commencé au flanc, « pour voir ». Ce qu'il y a de merveilleux en ce

tranches-Sanglantes
12, rue Blaise Pascal, NEUILLY. Tél. 747-77-00

L'affaire Vidal :

SANG ET SEXE !

La terrible vengeance du petit homme triste !

VOIR PAGE 32

La nuit en proie à d'atroces cauchemars

IL SE REVEILLAIT EN HURLANT

DEPUIS UNE ANNEE UN BEAU GENDARME ETAIT L'AMANT DE SA FEMME

Photo Associated Press

LE RUGBYMAN A ENCORE FRAPPE

Mise au point

GUY VIDAL, ACTUELLEMENT DETENU A LA SANTE, PRECISE QU'IL N'A ABSOLUMENT RIEN DE COMMUN AVEC LE GUY VIDAL QUI COLLABORE A PILOTE ET QU'IL NE SAURAIT ETRE EN AUCUNE FAÇON TENU POUR RESPONSABLE DE TOUT ECRIT, PARU OU A PARAITRE, ET DE TOUT ACTE DU SUS-NOMMÉ.

qui concerne **Pilote,** c'est que les études de marché, de marketing ont toujours été inexistantes. On a sorti un premier spécial, on s'est aperçu qu'il ne marchait pas trop mal et on s'est dit : « Au fond, ce n'est pas une mauvaise idée ». Le spécial est en quelque sorte un complément du mensuel. On n'y passe que des récits complets. Ça me fait en plus une source d'alimentation de la collection **Pilote,** quoique pas très pratique puisque les sujets changent à chaque spécial.

Vous avez apporté un sang neuf à la B.D. en permettant à des jeunes de s'exprimer.

- Ça me fait un drôle d'effet ce que vous me dites... On fait des choses comme ça et puis, on ne se rend pas compte... Pour Rivière et Floc'h, ce sont Moliterni et Greg qui m'ont fait découvrir « Le rendez-vous de Sevenoaks ». J'ai retenu l'histoire pour **Pilote.** C'est là l'exemple du bon fonctionnement d'une maison. Pour Régis Franc, il est venu me voir. Il m'a montré ce qu'il faisait et ça été la fête ! Pour F'Murr, F'Murr m'a sauté dessus. Il a menacé de camper dans mon bureau. Alors, j'ai craqué et je l'ai publié régulièrement. Pour « Déconan », c'est parce que l'auteur insiste...
Un des très bons côtés de mon métier est que je vois passer beaucoup de monde dans mon bureau. Ça pompe l'air un peu, mais en même temps, c'est formidable, car bien souvent, ces gens m'apportent des choses. Concrètes ou impalpables... On ne dirait pas ici, avec vous, mais j'adore écouter les gens. J'apprends plein de trucs.

Comment voyez-vous l'évolution de la B.D. ?

- J'ai cru à un moment que la bande dessinée était définitivement (encore !) devenue un moyen d'expression totalement admis, comme le cinéma, la littérature ou autre... Je pense que ça été un mirage. Ce n'est pas gagné pour la B.D. d'autant plus que les profs s'en sont emparés et qu'ils risquent de l'empailler.
A vrai dire, pas plus que les systèmes, je n'aime les genres aux frontières bien définies. Ce qui compte, c'est la qualité. C'est que ce soit du solide, quelque chose qui existe. Même si ça touche à des registres différents. Blueberry, Lucky Luke, la course du rat, les tranches de vie, Valérian, Solé, Adèle Blanc-Sec, Reiser, Alack Sinner, Franc, Pétillon, les Alpages et j'en oublie plein, tout ça, c'est bon. Ça existe. Ça fait du bien et ça m'est égal

Photos Jean Léturgie

que ce soit étiqueté comme ceci ou comme cela.

Jadis, on a parlé d'une « censure » à Pilote ?

- Non. Ça n'a jamais existé. A existé simplement l'idée que Goscinny se faisait de son journal. Comme existent aujourd'hui, les idées que se font de leurs journaux des gens comme Wolinski, Mandryka, Gotlib, Dionnet. Et moi aussi, bien sûr.

Que pensez-vous des manifestations en faveur de la B.D. ?

- J'ai été à la dernière Convention qui a eu lieu à l'espace Cardin. Il y avait beaucoup de monde, des punks, des enfants, des adultes. Il faisait très chaud et c'était plutôt sympathique. Le cinéma a ses manifestations, la littérature sa Foire, à Nice, pourquoi la bande dessinée n'aurait-elle pas sa convention ?

La convention est avant tout du commerce

- Vous savez, on fait tous du commerce. Dès l'instant où l'on s'inscrit dans un jeu aux règles bien établies (vente au numéro, NMPP, promotion, etc), on se retire le droit à certaines vertueuses indignations;
Comme nous vivons dans un pays relativement tempéré, certains ont besoin de se faire des frissons. C'est normal. Ceux que je supporte mal, ce sont les manieurs de grands mots, du genre « à bas la société ! tous révoltés ! », qui écrivent ça et puis qui, après, continuent leurs petites vies somme toute assez confortables. Moi, je pense à ceux qui les lisent et qui sont peut-être, eux, de vrais malheureux et qui les prennent au mot. Et qui deviennent enragés. De haine ou de solitude. Il me semble qu'il y a là une escroquerie, une duperie.

Pilote n'a pas – comme certains mensuels – de couleur politique bien affichée.

- Grâce à René Goscinny, **Pilote** a toujours été un journal ouvert. Le contraire d'une chapelle. Et c'est vrai même en ce qui concerne la façon dont se recrutaient et se recrutent les gens qui y collaborent. Il n'y a pas une équipe en place, avec « défense d'entrer » à la porte.
C'est aussi – j'espère que ça se voit – un journal tolérant. Dans les textes, les bandes dessinées, plusieurs couleurs s'expriment. Toutes les opinions peuvent y circuler, sauf les très sales, comme disait Claire, racisme, nazisme.
Pour ce qui est de la politique... je viens de rencontrer les gens d'amnesty International et on va essayer de les aider. Pas Amnesty, qui n'en a pas besoin, mais les gens dont Amnesty s'occupe. Je sais que ce n'est pas bien risqué comme engagement, mais si ça peut-être un peu utile...

Pilote est-il un journal qui se porte bien ?

- Je ne crois pas que dans cette presse, existe un seul titre qui soit réellement florissant, mais disons que pour nous, ça va mieux. J'ai eu récemment les derniers chiffres du C.E.S.P. en ce qui concerne **Pilote.** Le C.E.S.P., c'est le Centre d'Etude des Supports de Publicité. C'est sur ces chiffres que se basent les publicitaires pour passer leurs annonces. Ce sondage nous crédite d'un peu plus de 1 700 000 lecteurs par numéro. Comme le journal tire à 130 000 exemplaires et se vend entre 80 000 et 100 000 ça fait grosso modo, 14 lecteurs par exemplaire, on est en train de chercher à fabriquer des numéros bio-dégradables...

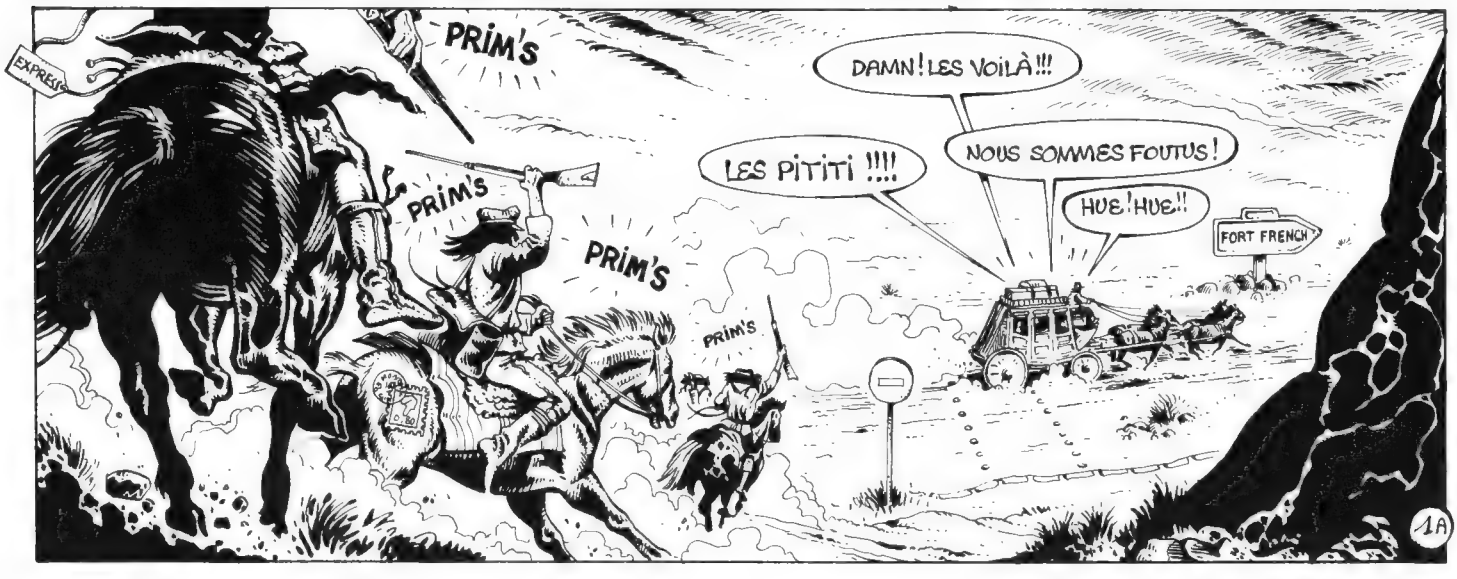
Propos recueillis par Jean Léturgie

LES AVENTURES DU CAPORAL-CHEF V.G.WINDFLOWER

TONNERRE SUR FORT FRENCH

•TEXTE DE GUY VIDAL • DESSIN DE JEAN SOLÉ•

LES ENNUIS RECOMMENCÈRENT DANS LA RÉGION À LA FIN DE L'ANNÉE 1874, QUAND LA MALLE POSTE FUT DE NOUVEAU ATTAQUÉE SUR LA PISTE CONDUISANT DE WASHINGTON À FORT-FRENCH. À SON BORD, CE JOUR-LÀ, SE TROUVAIT BILLY LELONG, RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS POUR TOUTE LA RÉGION ET JACK SOUFFLET, COMMANDANT LES FÉDÉ--RAUX CHARGÉS DE PROTÉGER LE VÉHICULE.



« Pilote » Solé et Vidal

VOUS M'AVEZ BIEN COMPRIS, MME. KELLY? TOUS LES MATINS, AU RÉVEIL VOUS PRENEZ DEUX COMPRIMÉS DU MÉDICAMENT N°18*...
* CHAQUE ABONNÉ AU RÉSEAU DES MÉDECINS VOLANTS REÇOIT UNE PHARMACIE CONTENANT DES MÉDICAMENTS DE PREMIÈRE URGENCE. POUR LIMITER LES RISQUES D'ERREUR, CEUX-CI SONT NUMÉROTÉS.
J'AI UN BLESSÉ GRAVE, EDDIE. IL FAUT QUE J'OPÈRE ET J'AI BESOIN DE TES CONSEILS...
GOOD MORNING, VIEILLE CRAPULE... AS-TU BIENTÔT FINI DE JOUER LES TOURISTES?..
21-B
ET, 10 MINUTES PLUS TARD...
TA PLAIE A L'AIR CORRECTE, SAINE...
ALLONS-Y! A LA GRÂCE DE DIEU!...
GALOO! LES BLANCS... ILS ARRIVENT!...
PARRAS
J'Y VAIS! TOI, RESTE ICI POUR AIDER LE DOCTEUR...

« Pilote » - Ian Mac Donald de Parras et Vidal

PAUL GILLON
JEREMIE ET LA PEAU DE CHAGRIN.

« Pif Gadget »

L'admiration ne doit pas être béate (signé Bouvard et Pécuchet) !

Vous allez donc trouver à la suite quelques images de **Jérémie** plus ou moins malmenées par votre serviteur. On aurait tort de voir là une « leçon donnée à l'artiste par quelqu'un qui lui veut du bien ».

Tripatouiller les images, c'est une jonglerie des plus nécessaires à une époque où ce sont elles qui nous tripatouillent un peu trop ! Libres à certains des maîtres de la B.D. de se considérer comme des égaux de Michel-Ange (je ne désigne personne mais suivez mon Hogarth !), j'ose espérer néanmoins que la plupart (et Paul Gillon en particulier) acceptent que l'on puisse ainsi jouer avec leurs images. Ce que peut-être eux-mêmes ils font !

* * *

C'EST DEJA FINI, JEREMIE ?

Intéressantes, pour sûr, les aventures de « Jérémie ». Et pourtant, dans **Pif-gadget,** neuf petits tours et puis s'en est allé ! Alors ?

Il faut regarder les choses en face : je ne suis pas de ceux qui, tombant dans un « anti-Pifgadetisme primaire », reprochent à ce journal sa politique rédactionnelle. Quand on reste un des rares hebdos à continuer de se vendre à un nombre respectable d'exemplaires, que l'on vise un public bien déterminé de jeunes lecteurs fort sollicités par ailleurs, on ne peut se payer trop longtemps ou trop souvent le luxe de jouer les mécènes, en publiant pour un quarteron de **happy fews** rien que des séries de génie. Ils galègeraient un brin, ceux qui soutiendraient que sont adaptés à un jeune public la psychologie d'une bande comme le **Corto Maltese** de Pratt ou le graphisme « inachevé » de Maître Poïvet ultime cuvée !...

Oui, mais le **Jérémie** de Gillon, comment ne conviendrait-il pas, il a tout pour ça, non ? Un jeune héros auquel on peut facilement s'assimiler ! Un dessin des plus léchés ! Une atmosphère à la Stevenson !!!

Certes, certes, et peut-être ne faut-il surtout impliquer que l'irrégularité dans la publication de cette aventure : les livraisons trop espacées de Paul Gillon traduisaient-elles un certain souci de ne remettre qu'un travail bien ficelé... ou une certaine nonchalance dans l'inspiration, c'est ce qu'on peut toujours se demander. En tout cas pour le jeune lecteur les rendez-vous étaient trop espacés. Reste que la disparition de **Jérémie** n'entraîna pas de vagues : essayez donc par contre de rester deux mois sans publier une aventure de **Capitaine Apache** ou de **Rahan** !

* * *

ET D'ABORD Y A PAS DE BULLES !

Première petite difficulté, premier « déphasage », ne souriez pas, Messieurs les esthètes ! Pour les jeunes « consommateurs » d'aujourd'hui, c'est pas du tout cuit.

Est-ce tout à fait un hasard si ont pu disparaître à la fois **les Pionniers, Corto Maltese** et **Jérémie,** toutes trois des séries privées de belles et bonnes bulles ? Et serait-ce un hasard, par contre, soit dit en passant, si l'on retrouve dans **A Suivre n° 1** un Corto Maltese agrémenté de véritables ballons bien ronds : tout se passe comme si, en gonflant le volume de ces « ectoplasmes », on espérait augmenter par là même celui de ses lecteurs ! Concession au code, alors même que les admirateurs de Pratt préfèraient sans doute ces personnages qui ne parlaient pas la bulle pleine...

Ni bulles... ni bruits ! Pas le plus petit écho de la moindre onomatopée chez Gillon, une sorte de divorce par incompatibilité de rumeurs. Il est de fait que certaines séries de facture « classique » s'accomodent difficilement de bruitages. On sourit par exemple devant l'attendrissante maladresse d'un Jacques Martin, quand il s'évertue à « sonoriser » tel passage du **Spectre de Carthage** : « Plok... Plok Plok... Whououou... Plouououf ! » Difficile à prendre au sérieux !

Et puisqu'on a cité Jacques Martin, rappelons que, comme le papa d'**Alix,** celui de **Jérémie** est persuadé que le travail effectué par un scénariste et un dessinateur réunis dans une seule personne, c'est plus difficile, mais c'est bien plus beau, que le travail d'un duo. Une affaire d'équilibre essentiellement. Il faut seulement veiller à ce que, à l'intérieur du bonhomme, l'un des deux talents n'offusque l'autre. Ou ne se montre par trop complaisant. Par exemple lorsque le dessinateur, pas trop habile à figurer le mouvement, se voit épaulé un peu trop par

ce bon samaritain de scénariste, qui déballe toute sa hotte de verbes, adjectifs et adverbes.

Mais peut-on adresser à Paul Gillon le reproche de dire deux fois la même chose ? Par le dessin et par le verbe ? Il ne s'agit pas vraiment de paraphrase, ça n'est pas le descriptif logorrhéique semblable à la voix-off intarissable des documentaires du temps de papa. Tant qu'à faire, mieux vaudrait alors en revenir aux bonnes vieilles séries avec le texte par en-dessous ! En fait tel n'est pas le cas. A condition que ce texte, on ne le lise pas comme si l'on faisait du bé-a-ba ou que l'on tentait de décrypter quelque obscur mode d'emploi.

L'erreur fondamentale, comme le dit (sur un plan beaucoup plus général !) l'auteur d'un excellent petit Que Sais-je, * n° 1707, Les méthodes de lecture par Lionel Bellanger : c'était notre astérisque culturel, c'est de croire que la lecture est unique : on lit une fois, souvent uniformément, ou si on lit plusieurs fois, on lit de la même manière. Alors que la lecture, pour être active, doit être **plurielle**. Libérez-vous du mot à mot et tout peut alors se passer. Et vous pourrez relire cent fois **l'Assommoir** ou les **Mémoires de guerre** du Général que vous savez ! Mais la lecture plurielle, à leur manière, n'est-ce pas ce que commencent à faire tous les jeunes lecteurs de bande dessinée, sautant du texte à l'image et de l'image au texte ? Et à la relecture, quand on s'arrête sur certaines images ou bien sur certains mots ? Et qu'on peut alors, par exemple, s'amuser à relever les tournures « précieuses » dont Gillon saupoudre le récit pour nous mettre au diapason, à partir du moment où intervient la « petite comtesse » (« Tu entends, **brimborion ! »**... « Maître Turk couve **l'enfançonne** d'un regard de duègne... », « kaki, la compagne familière de la **jouvencelle** »).

Non, ces encarts ne sont pas de simples redondances, ce sont des clins d'oeil, des appels à lire d'une certaine manière, **en complicité** avec l'auteur...

* * *

LA REDUCTION VOILA L'ENNEMIE !

Ça n'est donc pas le texte en soi qui est à incriminer : en réalité, je crois que tout ça est une question de surface, et pas de volume. C'est la version moderne de la « peau de chagrin » ! Je m'explique : combien de films ne passent pas le petit écran,

Ce matin-là,les rudes gaillards qui composaient l'équipage du "Fougueux" eurent du mal à en croire leurs yeux: la petite comtesse,aussi à l'aise qu'elle l'eût été dans son petit salon,assise sur un vulgaire baril,entourée de ses animaux de compagnie,et leur terrible maître d'équipage, plus sérieux que la plus sérieuse des soubrettes, fort occupé à coiffer la jouvencelle.Jérémie était subjugué!Mais un des pirates ne put s'empêcher de lancer un brocard:"Ho,ho,mâtin!Qui aurait jamais supposé que Maître Turk avait des doigts de

fée...éééhoooo!".D'un magistral revers,le maître d'équipage l'envoyait valser sur le tillac...ainsi que notre jeune ami qui n'avait su se garer à temps!Autre victime de cette réaction épidermique la petite guenon Kaki,compagne familière de Dona Aurelia: affolée par ces réactions violentes,ne voila-t-il pas que l'animal s'enfuit des bras de sa maitresse!Et la belle enfant de mêler ses piaillements à ceux de la bête: "Qu'on me ramène Kaki à l'instant,qu'on me la ramène immédiatement Hélas la petite guenon a déjà gagné les cordages.

DONA AURELIA A MIS À PROFIT L'ADORATION QUE LUI PRODIGUE "TURK" RÉDUIT À L'ÉTAT DE CAMÉRISTE.
"HO, HO, MÂTIN ! QUI AURAIT SUPPOSÉ QUE MAÎTRE TURK AVAIT DES DOIGTS DE FÉE."

Pif

• Version originale et horribles massacres (1)

Sans trop malmener les dessins, il est facile de reprendre bien des pages de Paul Gillon à l'instar de ces deux seules vignettes.

Soit pour en faire l'une de ces histoires en bandes verticales à la **France-Soir**, *et avouez que ça passerait fort bien la rampe !*

Soit pour en donner une version « banalisée », peut-être plus directe :

– en récupérant le texte sous la forme de bulles pensées ou parlées (celle émise par **Jérémie** *permettant, par exemple au jeune lecteur de se sentir plus facilement en sympathie avec notre héros),*

– en sonorisant les épisodes mouvementés, avec cris et piaillements, qui pourraient par leur graphisme même ajouter au dynamisme propre de l'image.

Mais on peut rétorquer qu'embullement et onomatopéïsation nous arrêteraient à une lecture superficielle, **« à fleur d'images »**.

Alors que Paul Gillon tient à garder la parole : le conteur ne veut pas qu'on l'oublie !

LES HEURES ONT PASSÉ LA FAIM ET LE DÉSESPOIR TIENNENT JÉRÉMIE DANS UN ÉTAT DE PROSTRATION RÉSIGNÉE
UNE ASPÉRITÉ SOUS LA PAILLE POURRISSANTE ACCROCHE SOUDAIN SON REGARD
LES HEURES ONT PASSÉ LA FAIM ET LE DÉSESPOIR TIENNENT JÉRÉMIE DANS UN ÉTAT DE PROSTRATION RÉSIGNÉE
UNE ASPÉRITÉ SOUS LA PAILLE POURRISSANTE ACCROCHE SOUDAIN SON REGARD.
UNE NOUVELLE ARDEUR LE SAISIT UN EFFORT GIGANTESQUE, ET
... IL PEUT PLONGER UN REGARD ÉTONNÉ DANS L'ORIFICE QU'IL VIENT DE DÉCOUVRIR.
UNE NOUVELLE ARDEUR LE SAISIT UN EFFORT GIGANTESQUE, ET...
?!!
UN ÊTRE FAMÉLIQUE, AU REGARD VACILLANT BALBUTIE : " OH ! MON GARÇON, QUEL ATROCE DESTIN T'AMÈNE ICI, MALHEUREUX GARÇON ! "
" QUI ÊTES-VOUS S'EXCLAME JÉRÉMIE ?.. QUEL EST CET ÉTRANGE PAYS ? "
" QUI ÊTES-VOUS QUEL EST CET ÉTRANGE PAYS ? "
OH ! MON GARÇON, QUEL ATROCE DESTIN T'AMÈNE ICI, MALHEUREUX

« Pif Gadget »

• Version originale et horribles massacres (2)

Autre exercice facile, puisque le quadrillage de la page est rarement mis à mal par Gillon : le **remontage d'une séquence.**
On prend les mêmes images et on recommence, avec la possibilité de déplacer les textes par rapport aux images.
On remarque alors combien le montage de notre auteur est **cinématographique.** *Et donc linéaire : évidemment il y a des cadrages très variés, des plans d'ensemble et des gros plans, des plongées et des contre-plongées, des compositions très étudiées à l'intérieur de chaque vignette.*
Mais Gillon en reste souvent à un montage de la succession (une image après l'autre) : un récit « rangé ».
Si l'on considère que l'espace de la page, à cause précisément du phénomène de « réduction », peut-être « récupéré » au point de vue dramatique, puisqu'ici la scène est à deux étages, pourquoi ne pas cantonner Jérémie sur la strip médiane et reléguer le vieux prisonnier dans la strip du bas ? Avec en outre la possibilité d'une lecture en diagonale, en inversant le gros plan de la figure du vieillard ? Et une bulle baladeuse joignant une vignette du bas et une vignette du haut ?

parce qu'ils n'étaient pas faits pour une aussi petite surface de projection. La réduction, source de déception. Car comme l'a dit le désopilant maire de Paris * plus connu des amateurs de bédés sous le surnom du « bison impétueux » comme le rappelle Marijac dans ses souvenirs édités par J. Glenat : c'était notre astérisque publicitaire ! : « ce qui sort du four est toujours plus pauvre que ce qui y est entré ! ». La réduction, vous dis-je, dont Gillon est victime. Et même **doublement** victime. A commencer précisément avec cette histoire de texte, vous allez voir comment.

* * *

« Planche » : en principe, il faut trois ou quatre bandes ou strips pour composer une planche (lorsqu'un seul dessin est représenté, il est dit pleine page). Elle est généralement d'un format supérieur d'un tiers ou d'un quart à celui dans lequel elle doit paraître (des dessinateurs, tels Hogarth, Foster, **ou Gillon** font des planches qui atteignent parfois plus d'un mètre de hauteur !) ».
Le hasard fait bien les choses, qui m'a mis sous les yeux ces quelques lignes. Extraits du catalogue de la MJC de Longwy sur Cinéma et Bande Dessinée. Car elle est là, l'explication. A savoir que Paul Gillon continue de travailler comme au bon vieux temps de **Fils de Chine,** quand une seule vignette était aussi grande qu'un mensuel d'aujourd'hui, ou du moins qu'un Pif-poche. Comme s'il refusait que l'espace lui soit rogné.
Mais malheureusement l'actuelle

peau-de-chagrinisation des vignettes, joue, qui fout tout par terre. Du temps des grandes images, le texte n'occupait ni plus ni moins de place, proportionnellement. Mais maintenant se produit une espèce de « court-circuitage » qui n'existait pas avant. C'est du moins une impression qu'il m'est arrivé de vérifier (et vous aussi peut-être) en me retrouvant, par exemple, devant des images de **Prince Vaillant** ramenée au format actuel : l'histoire ne se lit plus de la même manière. Comme diraient les sémiologues : « diégétiquement, le résultat est différent ! » Mais comme je ne suis pas tout à fait sûr de mon « diégétiquement », contentons-nous de dire que devant une grande image de Foster, le dessin est si grand à explorer qu'après lecture du texte, je peux continuer d'y divaguer. Alors qu'avec la surface parcimonieuse des vignettes actuelles, en même temps que je lis, je les vois déjà toutes entières. Je n'aurai plus après le plaisir de m'y perdre : l'espace m'est bien trop chichement compté !

* * *

Deux fois victime de la réduction, Paul Gillon. Parce que ça joue aussi dans notre appréhension de chaque page.
Sans doute les choses se sont-elles toujours passées ainsi quand on lit une bédé : d'un seul coup d'œil, la page toute entière est perçue, appréhendée globalement. Et c'est ensuite seulement que l'on s'attaque à la lecture image par image, enclenchant alors nos réflexes conditionnés de décryptage automatique : de gauche à droite et de haut en bas, du moins en ce qui nous concerne !
Mais voilà qu'avec la réduction de format, aujourd'hui, même lorsque je focalise sur telle puis sur telle autre vignette, je n'en continue pas moins de percevoir toute la page. Et les dessinateurs ont été amenés, bon gré, mal gré, à structurer cette page comme une macro-image. Ce qui fut autrefois une exception, avec Mac Cay et son **Little Nemo,** * avec Pellos et son **Futuroplis** aussi, mais peut-être était-ce encore trop tôt (pour le jeune public des années 30) est devenu un phénomène courant, après qu'un Fred ou qu'un Gotlib ait ouvert la voie par le biais du non-sens ou du loufoque. Et sans aller chercher les explosions graphiques d'un Philippe Druillet, disons que les pages des **comic-books** ont accoutumés les jeunes lecteurs à des rassemblements-mosaïques tout azimuts.
Même quand on en reste au quadrillage, les pages de bédés actuelles

JE SUIS LUTHER LESCŒUR, RÉPOND LE VIEILLARD, QUARTIER MAÎTRE ET UNIQUE SURVIVANT DE LA FRÉGATE "HÉLOÏSE", ÉCHOUÉE SUR CES FUNESTES RIVAGES.
"MON NOM EST JÉRÉMIE, MOUSSE SUR LA "TÉMÉRAIRE." LE CALME PLAT NOUS A IMMOBILISÉS EN PLEIN OCÉAN, SI LONGTEMPS QUE LES VIVRES SE SONT ÉPUISÉS."
"UNE PESTE FOUDROYANTE A GAGNÉ PEU À PEU TOUT L'ÉQUIPAGE."
LE CAPITAINE M'A OBLIGÉ À QUITTER LE BATEAU CONTRE MA VOLONTÉ."
"J'AI RAMÉ EN VAIN TOUTE LA NUIT POUR ESSAYER DE REGAGNER LA "TÉMÉRAIRE" EMPORTÉE PAR LE COURANT."
"MON GARÇON, TU N'AS ÉCHAPPÉ À LA PESTE ET AUX FUREURS DE L'OCÉAN QUE POUR ÊTRE SACRIFIÉ SUR L'AUTEL DE DIEUX BARBARES."

sont devenues des remembrements dynamiques où ont lieu des raccordements, des alignements, des recoupements, des passages communiquants... Il manque peut-être aux pages de Paul Gillon (dans Jérémie) ce jeu au moins minimum entre les images d'une page ? Mais là encore il pourrait nous rétorquer peut-être que les chamboulements d'imàges ne siéraient guère au classicisme de cette série...
Il a plu, comme on voit, des vérités premières ! Bien entendu tout ce qui précède reste un peu caricatural dans l'expression et limité par les exemples : d'ailleurs il suffit de tourner la page que nous nous sommes amusés à mettre sens dessus-dessous pour tomber sur une autre planche qui est bien composée sur une structure tabulaire. Avec ces deux vignettes encadrées qui encadrent précisément l'évocation de ses malheurs par le vieux prisonnier ! Dont acte. Encore que si l'image d'en haut eut été inversée, Jérémie tourné vers la droite eut encore mieux eut l'air de communiquer avec le vieil homme coincé en bas de page, me souffle le petit démon pervers qui ne me quitte jamais ! Mais là, je crois qu'il exagère !

Antoine Roux

LE NUMA-NUMA FRAPPEUR

Le complexe de littérature

Bon nombre d'auteurs de bandes dessinées, parmi les plus estimables, couvent en eux un petit complexe d'infériorité vis à vis de leurs confrères qui écrivent. Par exemple : Jean Giraud ou Jean-Claude Forest, pour ne pas les nommer. A croire que la spécifité de la création bédé ne leur suffit pas. Jusqu'à la critique qui se targue d'intellectualiser ; il n'y a qu'à lire le fatras pseudo-littéraire d'un magazine comme STP pour se convaincre que la résolution d'un solide complexe culturel n'est pas pour aujourd'hui. Mais on pouvait croire que ledit complexe, bien enfoui dans l'inconscient des auteurs ne prendrait pas de proportions trop inquiétantes. Or, voici qu'un nouveau magazine de bandes dessinées, et un très bon, je le précise, vient cruellement mettre en lumière l'ampleur du dégât. Je veux parler de A SUIVRE qui se présente comme le journal « littéraire » du 8e art et affirme que le « roman » d'aujourd'hui se lit en planches dessinées. Etait-il donc besoin d'aller se chercher pareille justification pour exister, pour réussir ? La bédé est la bédé, point à la ligne. Cela ne la changera pas - et en tout cas pas en bien - de l'affubler de cautions intellectuelles. La nature d'un canard comme A SUIVRE eût au contraire demandé de jouer le jeu à fond, de dire merde au complexe de littérature et de s'assumer comme porte-drapeau de l'autonomie culturelle des petits mickeys ; et cela n'empêchait en rien de présenter des dossiers comparatifs sur les autres modes d'expression. Alors, un environnement « littéraire », des garants « littéraires », cela me semble trahir la vocation d'un grand magazine dessiné. Qu'est-ce qu'un article aussi ringard que celui de Didier Decoin, romancier mondain, ou un de Pierre-Jean Rémy, littérateur diplomatique peuvent apporter au développement de la bédé, je vous le demande ?

* * *

Magouilles financières

Elvifrance est une maison sympa qui fait un boulot intéressant. N'en déplaise à Sadoul qui en fait ses délices, il faut bien dire que la politique de cet éditeur frise la folie. Sortir pléthore de fascicules, s'inventer des « hors-série » en-veux-tu-en-voilà, jongler avec les titres, saturer le marché au point que nul ne s'y retrouve, est-ce bon ? Il faut un peu penser aux fidèles lecteurs qui ne sont pas millionnaires, les mecs ! Un peu plus loin, outre-Ardennes, Michel Deligne continue de publier des albums beaucoup trop chers pour un intérêt pas toujours indéniable. L'innovation de cet éditeur est d'avoir supprimé toute mention de prix sur son journal CURIOSITY et dans son catalogue d'albums. Des bons de commande vous invitent à vous abonner les yeux fermés ou à acheter sans savoir ce qu'il faudra débourser. « Je paierai à la réception de votre facture », dit pudiquement le bon de commande en question. Attention : ceux qui ne savent pas combien coûte la production Deligne risquent d'avoir des surprises à la réception de cette facture...

* * *

La mort des uns ne fait pas toujours le bonheur des autres

C'est triste à dire mais la disparition de René Goscinny aurait pu rendre un fier service à deux personnes : les dessinateurs Uderzo et Morris. Je ne parle pas de Tabary qui a tout de même plus d'une corde à son arc. Mais les deux autres, qui font de l'Astérix et du Lucky Luke depuis je ne sais combien de décennies, et qui ne font que ça, ils avaient enfin la chance de changer d'air, donc de se renouveler, donc de retrouver une fraîcheur créatrice, donc de se satisfaire en satisfaisant les lecteurs. L'un et l'autre n'ont-ils pas souvent déclaré qu'ils avaient envie de « faire autre chose », pressentant évidemment bien que leur production habituelle était pour eux comme un bagne ? Ces forçats du succès ont pourtant décidé de continuer l'œuvre entreprise avec Goscinny, soit seuls, soit avec d'autres scénaristes. Est-ce que ça n'est pas malheureux pour un « artiste » de se sentir un fonctionnaire du rendement ?

* * *

Mise au point

Le Numa-Numa Frappeur est allé un peu loin en s'attaquant aussi bêtement à Bazooka. Il était seulement irrité de les voir envahir l'ensemble de l'édition et se faire encenser par l'aile parisianiste de la critique qui ne veut surtout pas rater un coup à la mode. Le Numa-Numa Frappeur avoue qu'il apprécie finalement Bazooka, avec des réserves. Il fait son autocritique en public et remercie l'ami Igual de l'avoir une fois de plus secoué à temps.

Le Numa-Numa Frappeur

LES ALBUMS DU MOIS

GUEULES DE CARNETS

par Solé
(Ed. du Genou, 24 F)

Les carnets intimes d'un grand dessinateur. Jean Solé passe son temps à croquer le cours de sa vie sur d'innombrables cahiers qui ne le quittent jamais. Lui, sa femme, ses mômes, ses copains, sa vie quotidienne, tout y passe. C'est simple, sincère, c'est magnifiquement dessiné par un des dingues du dessin les plus dingues que je connaisse. Il a consenti à livrer quelques extraits de ce journal inhabituel aux lecteurs. Merci, m'sieur ! En prime, une page de Moebius.

Numa Sadoul

Y'A PLUS DE SAISON

par Fred
(Ed. Dargaud, 25 F)

Sous une splendide couverture que Fred s'est manifestement défoncé à faire, un florilège heureux des meilleurs cartons, collages, bandes aussi bien de Pilote que de Hara-Kiri. Des expériences graphiques comme l'auteur les adore, des tapis roulés et déroulés sans fin, un soupçon d'humour « bête et méchant » et une bonne dose d'ironie poétique : en bref, un bel album qui mérite le détour.

Numa Sadoul

THYL L'ESPIEGLE

par Battaglia
(Ed. Chapelle, 13 F)

Tout le monde connait le roman de Charles de Coster, écrivain flamand de langue française du siècle dernier. Tout le monde connait le film qu'en a tiré Gérard Philipe. Tout le monde connait la sublime adaptation bédé de Willy Vandersteen. Eh bien, voici une nouvelle tentative qui nous vient d'Italie ; comme quoi le tempérament latin se marie bien aux exubérances romantiques du monde flamand. L'adaptation est fidèle mais c'est surtout la qualité graphique qui fait l'intérêt de cet ouvrage. Le dessin de Dino Battaglia est, comme toujours, admirable, parfois pimenté d'images à la Brueghel. Je signale une mise en couleurs très efficace qui ajoute un atout supplémentaire à cet album qui est l'un des meilleurs du moment.

Numa Sadoul

LE GUEPIER

par Ceppi
(Humanoïdes Associés, 23 F)

La France découvre un talentueux jeune auteur dans Métal Hurlant. C'est Daniel Ceppi, genevois de 27 ans au style original et à l'inspiration solide. Son héros, Stéphane renoue joliment avec les grandes bandes d'aventures des années 50, mais avec une actualité d'ambiance très prenante. De la très bonne B.D. comme on n'en fait plus beaucoup. Ce « Guêpier » est le premier épisode de l'histoire qui parait actuellement dans Métal. Ceppi l'avait édité en Suisse, à compte d'auteur, l'an dernier. Les Humanos le rééditent heureusement pour la France, quoique leur album soit nettement moins beau que celui de l'auteur.

Numa Sadoul

LES AVENTURES DU CHAT DE FAT FREDDY

par Shelton et Sheridan
(Ed. Artefact, 18 F)

Gilbert Shelton est le père des Fabulous Freak Brothers, ce trio de Pieds Nickelés hippies lancé dans la contestation en 71 par RIP OFF PRESS. Histoire de s'amuser, il flanqua Fat Freddy (le gros de la bande), d'un chat marrant, d'abord dans des strips restreints, puis dans une bande autonome qu'il réalisa avec la complicité de Dave Sheridan. Gros succès immédiat. Aujourd'hui, Artefact en présente le premier tome en français. C'est comme du « Boule et Bill » vu par un chat, mais un chat subversif. Autant dire que c'est assez chouette et que vous passerez un bon moment.

Numa Sadoul

LES RONCES DU SAMOURAI

Séron et Mittéï
(Editions Dupuis, 48 planches en couleur, 18 F)

Agitation à Eslapion, la cité des petits hommes, des ronces géantes et féroces envahissent les rues, détruisent les maisons... L'intervention du Docteur Hondeger permet de sauver la mini-cité mais le danger persiste chez les grands et Renaud va suivre la progression de cette végétation géante jusqu'au centre de recherches atomiques de la région. Imprévu, mystère, gags se mêlent dans un univers que les lecteurs de **Spirou** connaissent bien à présent, mais qui semble avoir cessé d'évoluer. Cette bande dessinée s'adresse évidemment aux plus jeunes, mais le dessin reste ennuyeux et manque singulièrement de personnalité. Séron devrait délaisser la quantité au profit de la qualité. Un album qui ravira les plus jeunes, mais dont on aurait pu attendre mieux.

Jean Léturgie

METRO, BOULOT BOUSSOT

par Boussot
(Ed. Futuropolis, 24 F)

Un bouquin qui ne se vendra probablement pas mais qui est estimable. Expérience peu courante, digne d'être saluée. Un remarquable dessinateur, Norbert Boussot, ancien des pages d'actualité de Pilote propose aux lecteurs un recueil de croquis ayant pour thème le métro, ses créatures bizarres, ses visions parfois belles, son atmosphère onirique, les rencontres merveilleuses que l'on peut y faire. Entreprise passionnante par la vérité des silhouettes évoquées, tellement réelles qu'elles en deviennent fantastiques. Un voyage de dépaysement au pays de tous les jours. Ne manquez pas la rame en partance !

Numa Sadoul

LES FRUSTRES

tome 3, par Bretécher
(Ed. l'auteur)

Vit-on jamais plus foudroyante ascension que celle de ces Frustrés hebdomadairement traqués par une plume incisive dans les pages du NOUVELOBS ? Savez-vous par exemple qu'il en existe des éditions en italien, anglais, allemand, néerlandais, espagnol, yougoslave, finnois et américain ? Et savez-vous que Claire Bretécher se lance dans le cinéma, comme actrice d'une séquence écrite par elle-même dans un film tourné par un célèbre réalisateur ? Est-il possible de croquer aussi justement tous les travers du genre humain ? Comment fait-elle pour être à ce point passionnante ? Toutes les réponses à ces angoissantes questions dans le nouvel album de C.B.

Numa Sadoul

LES PEUPLES DE LA MER

Pichard et Lob
(Editions Jacques Glénat, album noir et blanc, 60 pl., 20 F)

Deuxième album des aventures du SUBMERMAN, « Les peuples de la mer » reprend deux récits parus il y a quelques années dans **Pilote.** La première histoire est pour Submerman, l'occasion de découvrir notre monde au travers d'un aquarium très spécial et de retourner dans le grand cloaque. La seconde histoire est en réalité un préambule qui nous laisse sur notre faim. Que va-t-il arriver ??? on ne peut s'empêcher de soupirer en fermant cet album : « Vivement le prochain... ». Quand on sait que le troisième album sera le dernier de la série, faute de matériel, on ne peut que regretter que les aventures de Submerman aient été si peu nombreuses. Lob et Pichard étaient en avance sur leur temps lorsqu'ils ont créé Submerman, mais cette série s'inscrit très bien dans le courant de ce qui se fait aujourd'hui en bande dessinée. Peut-on espérer voir ce sympathique héros revivre un jour ? Lorsqu'on connait le peu de goût de Pichard pour les bandes dessinées « pour enfants » on peut en douter. C'est dommage, et au vu de cet album, hélas en noir et blanc, les regrets ne font que grandir. Un excellent album que je vous recommande vivement en attendant la parution du troisième.

Jean Léturgie

SOUCOUPES VOLANTES

par Jijé
(Editions Dupuis, 48 pages en couleurs, 18 F)

Il était une époque où les auteurs de bandes dessinées n'avaient pas la grosse tête et où faire une histoire simplement pour rire un bon coup n'était pas déshonorant. C'est ce que nous prouve cette réédition de grande qualité d'une aventure de Blondin et Cirage. Pour

chahuter son ami Franquin qui venait de créer le Marsupilami Jijé, lance ses deux héros sur les traces du Marsupilamus Africanus animal curieux à la boulimie inquiétante.
Cette aventure les conduira dans les Andes aux côtés du sympathique Monsieur Labarbouse et leur permettra de résoudre l'énigme des soucoupes volantes en même temps que celle de l'homme des neiges. Les gags y sont nombreux, le dessin très enlevé de Jijé nous fait regretter son abandon du style humoristique. Un album qui fera peut-être sourire les inconditionnels de la nouvelle B.D. et pourtant Blondin et Cirage, c'était quelque chose et ça le demeure.

LE RETOUR D'AL CRANE

Alexis, Lauzier
(Collection Pilote, Dargaud Editeur, 18 F)

Al Crane n'est pas un héros, mais un cow-boy, très demandé malgré tout. Sous la plume d'Alexis nous le retrouvons dans une série d'histoires complètes qui me semble d'égale qualité que celle publiée dans l'album précédent. Dans ce western où débauche et meurtres se côtoient à toutes les pages, Lauzier s'en donne à cœur joie, abusant et réabusant des délicieuses nanas que dessinait Alexis. Far-West pour rire, humour noir, logique poussée à l'extrême, font du « retour d'Al Crane » un excellent adjuvant contre la morosité. Espérons que malgré la disparition d'Alexis, Al Crane survivra et qu'un autre dessinateur saura reprendre le pinceau avec le même bonheur que son créateur.

Jean Léturgie

OBJECTIF CORMORAN

Hermann, Greg
(Dargaud Editeur, 18 F)

Le bateau de Prince avait survécu à de nombreuses aventures, mais celle-ci sera la dernière. L'histoire commence par un abordage en règle du Cormoran et n'aurait eu d'autre conséquence que la disparition d'un gros truand si Prince, héros en tous genres, ne s'était mis en tête d'empêcher ce meurtre. Certes, Sébastian, l'homme à abbattre, sera sauvé grâce à la prestation de notre héros, mais je doute que la morale soit sauve au bout de l'histoire. Bilan de l'intervention de Prince : quelques cadavres, un bon nombre de blessés, et la destruction du Cormoran. Bref notre héros aurait mieux fait de rester tranquille jusqu'à la fin des opérations. L'histoire est vivante, bien menée, et Greg reste avec Charlier, le meilleur conteur d'histoires à l'heure actuelle. Le dessin de Hermann est égal à lui-même, et il faut d'autant plus l'apprécier que c'est l'avant dernière histoire de Bernard Prince qu'il réalise. Une bonne B.D. tout à fait traditionnelle, mais je n'ai rien contre les traditions lorsqu'elles nous permettent de passer un moment agréable.

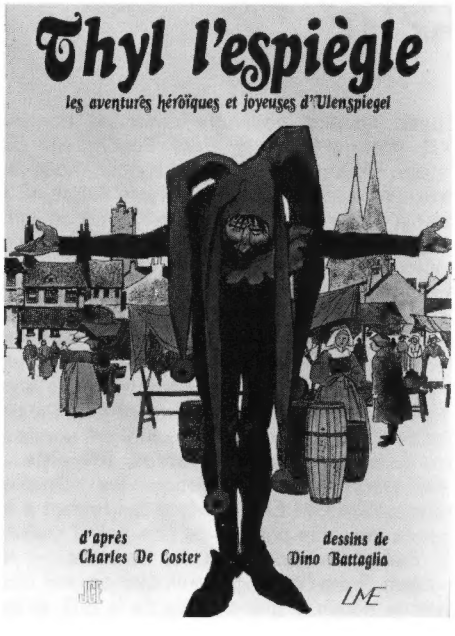
Jean Léturgie

LES SPECTRES DE LA BANDE

Alain Rey
Aux Editions de Minuit
(Collection « Critique »).
mars 1978

Ceci est une contre-expertise, Henri Filippini, ayant été, si je ne m'abuse, plutôt sévère dans son appréciation du livre d'Alain Rey !
En vérité, en vérité, je vous le dis, ce bouquin n'est pas du tout tristounet, mais pour le lire il y a un truc, si vous restez effectivement de ceux qui conservent quelques réfexes de type cartésien et à qui les vire voltes sémiologico-psychanalytiques donnent rapidement le vertigo. Le secret, c'est d'entamer votre lecture par le chapitre 3 directement : le titre même dudit chapitre n'est-il pas un clin d'œil de l'auteur **(l'ordre du songe)** ? A partir de quoi on se régale et on arrive très vite au bout, tout prêt alors à parcourir d'un œil plus décontracté les prolégomènes des 90 premières pages. Autre clin d'œil de l'auteur, qui va dans le sens de cette lecture spiralée : il avait pensé intituler son essai **La bande à Moebius !** Alors, c'est vrai qu'Alain Rey s'écoute écrire, et que quelquefois ce baroquisme de la plume énerve. Mais on y rencontre des formules lapidaires (« Le trip par le strip »), des avis ramassés mais ensuite explicités (« l'âge d'or que les historiens célèbrent est aussi un âge de plomb »), des résumés idoines : « la trame du récit se tisse en trois termes. Une chatte doucement dingue, bétasse, poète ; l'amour cool. Un souriceau agité, malveillant et loquace, mû par la compulsion : foutre une brique sur l'occiput félin ; c'est Ignatz. Enfin un p'tit chien flic aime Krazy, guette la brique et boucle Ignatz chaque fois que le délit flagre ». Voila t-il pas un alerte condensé de la bande d'Herriman (exception faite peut-être du terme « p'tit chien flic », c'est plutôt « chien p'tit flic » qui conviendrait à ce gros balourd d'**Offissa Pup !**)
En tout cas, si vous aimez ce style, vous vous régalerez. Avec deux bons chapitres donc sur **Chafolle** (alias **Krazy Kat**) et sur **l'Enfant Personne** (autrement dit **Little Nemo**). Mais surtout l'auteur semble bien connaitre la récente BD étasunienne et ouvre ensuite des chapitres revigorants sur l'évolution des comics US à partir des années 50 : révision des jugements de valeur portés sur certains grands classiques, renouvellement des inspirations grâce à l'apparition même des comics books obligés de jouer avec ce puritain de Code, grâce aux **horror comics** (avec l'exemple d'une page de **Graham Ingles**), grâce à l'esprit **Lampoon** de la revue **Mad** (avec l'exemple de **Ping-Pong**, où **Bill Elder** nous représente la kingkonesque saga), et grâce aux remontées de feu le mouvement **underground...** Le renouvellement des procédés narratifs et figuraux est également bien tracé en ce qui concerne les bédés bien de chez nous, dans des chapitres d'autant plus percutants qu'ils sont brefs **(A l'est d'Eden, Les mutants)**.
Pour terminer, la petite coquetterie de tout auteur d'un ouvrage récent sur la BD : nous emmener dans un secteur où la plume des concurrents n'a pas encore mis les pieds ! Et ce sera un aperçu sur la BD asiatique, surtout japonaise et indonésienne, qui nous laisse un peu frustrés, faute d'assez nombreuses illustrations de référence (mais l'auteur n'en peut mais !)...

Mais c'est un livre à ne pas lire obligatoirement d'une traite, de toute façon. A plutôt déguster par petits ou gros zestes selon l'appétit du moment. Et qui en cela me semble répondre tout à fait au rythme de lecture-mosaïque qui devient de plus en plus le notre, que ça nous plaise ou pas : **picoti par ci, picota par là...** Et pour montrer que j'y ai vraiment trouvé plaisir à farfouiller, voila-t-il pas que j'y ai même relevé « l'erreur grossière », sans doute simple inadvertance : page 168, c'est évidemment « Les pionniers de l'Espérance » de Lecureux et Poïvet, qu'il faut lire.
Pour nous résumer, vous verrez, dès que vous aurez trouvé la bonne longueur d'ondes, vous vous amuserez à faire du skate dans **les Spectres de la Bande.** Une fois entré dans Alain Rey, on n'a plus guère envie de lui rentrer dedans !!!



MAILIS

Auclair
(Editions Dargaud, 18 F)

Troisième récit de l'univers post-atomique d'Auclair, « Maïlis » marque un tournant dans l'œuvre du dessinateur. En effet, si « le clan des centaures » et « les esclaves » étaient des récits d'une facture plutôt adolescente, « Maïlis » fait preuve de plus de maturité et de rigueur. Auclair nous livre une vraie bande dessinée adulte vécue par des adultes avec tout ce que cela implique. Maïlis, c'est en fait l'histoire de deux femmes et de leur jalousie, l'une étant à son automne, l'autre abordant son printemps, le tout sur fond de marais, et... d'atome. Le mérite d'Auclair est de nous donner à partir de cette situation un album magnifique qui ne tombe à aucun moment dans la mièvrerie ni la facilité. Récit adulte qui se trouve renforcé par un dessin qui prend de plus en plus de personnalité et de beauté. Cet album a été élaboré avec soin, et je ne peux que souhaiter une qualité égale pour le quatrième récit.

Jean Léturgie

SCHTROUMPF fanzine

Je désire m'abonner à **SCHTROUMPFANZINE** pour un an, soit 11 numéros, au prix de 100 F (France) et 110 F (Etranger).
Règlement joint par chèque ou mandat.

NOM _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____

L'OS A VOILE

par Claude Marin et Greg
(Editions Dargaud, 48 pages couleur, 18 F)

Soyez heureux, vous qui aimez les bonnes B.D. bien classiques, frère Boudin est de retour. Après une longue absence nous le retrouvons sur la route de la Terre Sainte où il doit convoyer le tibia sacré de Saint-Mesquin. Pour le brave frère l'aventure n'est pas toujours très facile et les dangers sont nombreux sur sa route. C'est ainsi que nous le trouvons aux prises avec un loup, puis jouant à la pétanque, au cœur d'une tempête et enfin face aux légionnaires. Le tout est conté avec humour et fraîcheur par Greg qui avec son dessinateur Claude Marin forment une équipe solide. Tous ceux qui comme moi ont appris à lire dans **Coq Hardi, Pierrot, Mireille...** retrouveront avec émotion les dessins rondouillards de Claude Marin qui revient à la bande dessinée pour notre plus grand plaisir. Si Saint-Mesquin – et les lecteurs – le veulent, Frère Boudin pourrait bien devenir très vite un nouveau grand héros de la B.D. et ce ne serait que justice.

Henri Filippini

LEONARD EST TOUJOURS UN GENIE

de Groot et Turk
(Dargaud éditeur, 18 F)

Autrefois, Léonard sévissait dans **Achille Talon Magazine,** à présent il invente pour un magazine hollandais. Ce changement de revue lui a été bénéfique, surtout en ce qui concerne la parution en album, les histoires dessinées pour **Achille Talon Magazine** souffrant de la différence de format. Cet album est donc nettement supérieur en qualité graphique au n° 1. Au vue des facéties du Génie et de son disciple, je ne doute pas que cette série connaisse un certain succès auprès du public, au même titre que « Robin Dubois » autre héros de De Groot et Turk. Le dessin est agréable, les gags le plus souvent drôles, bref une bonne recette qui devrait donner à Léonard la célébrité que mérite son génie inventif. Une bonne B.D. pour passer un moment agréable.

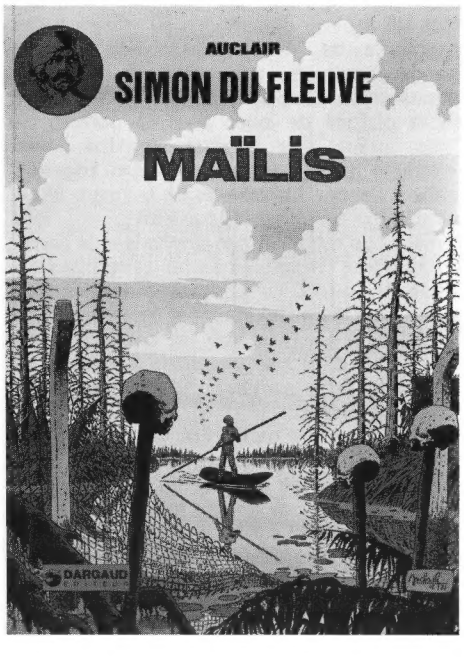
Jean Léturgie

PHILEMON AVANT LA LETTRE

par Fred
(Ed. Dargaud, 17 F)

Grande première : voici la toute prime histoire de Philémon, « La clairière des trois hiboux » qui marquait les débuts de Fred dans Pilote, il y a déjà bien longtemps. Un régal de poésie, d'humour, de délicatesse, de finesse graphique. Incontestablement, le meilleur Philémon était là-dedans, dans ce dessin souple, arrondi, débordant de spontanéité. Avec la maîtrise de sa technique, Fred a finalement perdu de sa fraicheur ; avec la facilité, il a pris des « tics », des « trucs » qui l'ont amené à tourner un peu en rond durant les dernières années. Rien de tout cela dans cet univers « avant la lettre » (celle du A, bien sûr). A acheter les yeux fermés, à déguster les yeux grands ouverts.

Numa Sadoul



SCHTROUMPF fanzine

SCHTROUMPFANZINE est un supplément à **SCHTROUMPF / LES CAHIERS DE LA BANDE DESSINEE**, édité par la Société des Editions Jacques Glénat, sarl au capital de 100.000 F
RC Grenoble B 302 069 414 0027
Siège social 6, rue Lieutenant-Chanaron, 38000 Grenoble - Tél. : (76) 87.37.58

Bureau à Paris : LE KIOSQUE,
19, rue Ferdinand-Duval, 75004, PARIS
Tél. : 278.24.91.

Le numéro 10 F
Abonnement un an, 11 numéros,
France 100 F, Etranger 110 F.

Rédacteur en chef : Henri Filippini
Rédaction : Henri Filippini, Jacques Glénat, Jean Leturgie, Antoine Roux, Numa Sadoul.
Maquette : Roger Brunel.

Les articles, documents et traductions sont © Editions Jacques Glénat, sauf mention contraire.

Toute reproduction même partielle des textes et illustrations est interdite sans autorisation.

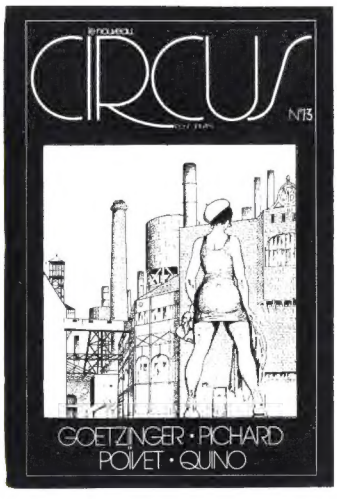
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Nous remercions les auteurs et les maisons d'éditions qui nous ont autorisés à reproduire les illustrations et extraits dont ils détiennent le copyright.

éditions jacques glénat

NOUVEAUTES

30 AVRIL 1978



REVUES

- CIRCUS N° 13 : *Sous une couverture de PICHARD, une nouvelle histoire de ce dessinateur, "L'USINE". Une nouvelle série d'ANNIE GOETZINGER, "FELINA" et les séries habituelles ("L'Indien Français", "L'Echiquier Cubique", "La Vie d'Artiche","Après la Bombe", "La Bande à Bonnot", etc).*

- CAHIERS DE LA BANDE DESSINEE N° 36 *consacré à PAUL GILLON, l'auteur des "Naufragés du Temps". Interview, articles, critiques, etc). Exonéré, 12 F.*

- SCHTROUMPFANZINE N° 18 : *la revue d'information de la bande dessinée (nouvelle présentation avec interviews, articles, critiques, etc).Bilal, Wininger.*

COLLECTION BDECOUVERTES: ALBUMS HORS SERIE

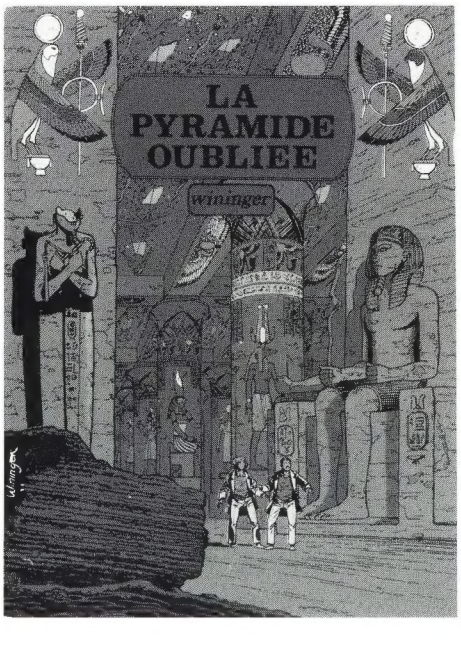
- FILS DE CHINE *par GILLON et LECUREUX. Réédition d'une célèbre bande dessinée parue dans VAILLANT. 160 pages, 49 F.*

COLLECTION CIRCUS

- LA PYRAMIDE OUBLIEE *par WININGER. Album grand format 24 X 32 cm. 64 pages,24 F.*

- LES TOMATES VIOLENTES *par MOUMINOUX - LAHACHE. 64 pages, format 24 X 32 cm. 24 F.*

Mouminoux
LES MATOUS CELEBRES GOUTATOU & DOROCHAUD
LES TOMATES VIOLENTES
CES INSUPPORTABLES TOMATES NE M'EMPÊCHERONT PAS DE MAINTENIR LE PONT DE CE BATEAU, EN ORDRE !!



GILLON/LECUREUX

FILS DE CHINE

1
A CETTE EPOQUE LES COMBATTANTS DE LA "LONGUE MARCHE" APRÈS AVOIR FRANCHI MILLE MONTAGNES SE REGROUPAIENT SUR LE TERRITOIRE OU JAMAIS L'HOMME N'AVAIT PÉNÉTRÉ !...
LES POISSONS EUX-MÊMES ÉTAIENT SANS CRAINTE ET SE LAISSAIENT CAPTURER PAR QUI VOULAIT...
2
DANS LES PROVINCES OCCUPÉES PAR LES SOLDATS DE TCHANG, PILLAGES ET MEURTRES SE SUCCÉDAIENT...
PARTOUT OÙ IL ÉTAIT ENCORE MAITRE, LE TYRAN FAISAIT RÉGNER UNE TERREUR SANGLANTE...
3
UN HOMME TOMBAIT, DIX AUTRES SE LEVAIENT ET RALLIAIENT LES RANGS DE L'HÉROIQUE ARMÉE DE LIBÉRATION...
DANS CHAQUE VILLAGE, DES GROUPES DE FRANCS-TIREURS SE CONSTITUAIENT QUI ARRACHAIENT LEURS ARMES AUX SOLDATS MAUDITS DE TCHANG...
4
PAR LES MONTS ET LES PLAINES, DES CAVALIERS INTRÉPIDES ASSURAIENT DE PÉRILLEUSES MISSIONS...
PEU A PEU LES LIAISONS ENTRE LES HÉROS DE LA LIBERTÉ SE RENFORÇAIENT ET L'ARMÉE POPULAIRE FRAPPAIT JUSTE ET FORT, ET PARTOUT A LA FOIS..
5
DES CHEFS AIMÉS DE TOUS, SOUS LA CONDUITE DE MAO, "CELUI QUI MARCHAIT EN AVANT" COMMANDAIENT AVEC MAITRISE CETTE GIGANTESQUE ARMÉE ... PLUSIEURS PROVINCES, DÉJA, AVAIENT ÉTÉ LIBÉRÉES
6
MAIS DANS CES RÉGIONS, LES ARMÉES DE TCHANG EN DÉROUTE AVAIENT LAISSÉ CERTAINS DE LEURS HOMMES, QUI POURSUIVAIENT LEUR OEUVRE DE TERREUR, S'ATTAQUANT LÂCHEMENT A LA POPULATION CIVILE...
GILLON
FILS DE CHINE

éditions jacques glénat

Un album de 160 pages, 49 F

6, rue lieutenant chanaron 38000 Grenoble